

# La rubrique

DES PATRIMOINES *de Savoie*



Conservation Départementale du Patrimoine

NUMÉRO SIX ■ DÉCEMBRE 2000



« Skieurs en herbe », 1956, cliché Neige et Glace, coll. de Huertas, Maison des Jeux olympiques, Albertville.

### La rubrique des Patrimoines de Savoie

Numéro six

#### Conseil Général de la Savoie

Conservation  
départementale  
du Patrimoine  
Hôtel du département  
BP 1802  
73018 Chambéry cedex  
Téléphone  
(00-33-4) 04 79 60 49 36  
Télécopie  
(00-33-4) 04 79 85 49 01  
E-mail  
cdp@c.g.73.fr

Directeur de la Publication  
Jean-Pierre COUREN

Rédacteur en chef  
Philippe RAFFAELLI

Secrétariat  
Caroline LANFANT

Crédit photographique  
(page 1)

Cliché droits réservés, MJO  
(pages 3 et 4)  
Sophie David  
(pages 5 à 7)

J.-F. Laurenceau - CDP,  
J.-C. Giroud - Musées de  
Chambéry  
(pages 8 et 9)

Maison des Jeux  
olympiques,

Jean-Luc Penna,  
J.-P. Clatot, Roger Lyon  
(pages 10 et 11)

Picolard,  
CAUE de la Savoie  
(pages 12 à 15)

Pierre Jomain,  
Jean-François Lyon-Caen,  
Denys Pradelle,  
Fond Inventaire EAG  
(pages 16 et 17)

CDP,  
Pascal Lemaître - FACIM,  
(page 18)

CDP  
(pages 19 et 20)

J.-F. Laurenceau - CDP,  
(pages 21 et 22)

J.-C. Giroud - Musées de  
Chambéry

Conception graphique  
et réalisation

Editions COMP'ACT

Dépôt légal

4<sup>ème</sup> trimestre 2000

Tirage 1500 exemplaires

ISSN 1288-1635



#### Conservation départementale du Patrimoine

Direction

Jean-Pierre COUREN

conservateur en chef du patrimoine

Françoise BALLET, conservateur du patrimoine  
Philippe RAFFAELLI, conservateur du patrimoine

Jean-François LAURENCEAU,  
assistant qualifié de conservation

Vinciane NEEL,

assistante de conservation

Françoise CANISAR, rédacteur

Hervé FOICHAT, chargé de l'informatisation

des collections départementales et des

nouvelles technologies

Caroline LANFANT, secrétaire

# Culture, patrimoine et qualité de vie

La nouvelle direction de l'Education, de la Culture, des Sports et de la Jeunesse, récemment mise en place au sein des services du Conseil général de la Savoie, affiche la volonté de la collectivité départementale de rassembler les compétences autour d'objectifs de développement rééquilibrés en faveur du jeune public, en terme de sensibilisation, de formation et d'accès aux pratiques culturelles, éducatives ou sportives, susceptibles de contribuer à une forme d'épanouissement personnel, social et professionnel.

La nouvelle organisation assure bien évidemment la continuité des actions engagées par le Département, mais elle invite à développer la coopération entre les services. Ainsi, du secteur culturel avec la construction d'un réseau permanent d'information prenant appui sur les technologies de l'information et de la communication, ou encore de l'ouverture du patrimoine à la création artistique et à l'art contemporain.

C'est dans cet esprit que la Conservation départementale du Patrimoine poursuit sa mission d'étude, de sauvegarde et de mise en valeur des richesses patrimoniales de la Savoie. Intercalé entre l'administration de l'Etat et l'administration locale, le service affirme sa vocation de force de liaison, d'assistance et d'intervention, dans un objectif permanent de valorisation touristique et d'accueil, contribuant ainsi, en lien avec ses partenaires de proximité – le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement (CAUE), la Fondation pour l'Action Culturelle Internationale en Montagne (FACIM), l'Agence Touristique Départementale (ATD) –, au rayonnement du Département comme acteur privilégié du développement local.

Avec ses « arrêts sur image » d'un temps passé et le regard qu'elle porte sur l'art du XX<sup>e</sup> siècle, la Conservation départementale du Patrimoine participe à sa manière aux réflexions que nous conduisons sur la substance même du patrimoine de demain et sur le devenir de notre société.

Mireille MONTAGNE, *Direction de l'Education,  
de la Culture, des Sports et de la Jeunesse*

Dominique RICHARD et Ivan CADENNE, qui ont eu en partage la responsabilité de la Conservation départementale du Patrimoine, ont été appelés à de nouvelles fonctions : Dominique RICHARD comme Conservateur régional des Monuments Historiques et des Sites à la DRAC Rhône-Alpes, Ivan CADENNE comme responsable de la Conservation départementale du Patrimoine de Saône-et-Loire.

Dominique PANNIER a récemment pris la direction de la FACIM. Jean-Pierre COUREN est désormais en charge de la Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie.

ont collaboré à ce numéro ■ Françoise BALLET ■ Stéphane BONOMI, CAUE de la Savoie (04 79 60 74 16) ■ Sophie DAVID, chargée de mission, Entente Régionale de Savoie (04 79 60 49 36) ■ Michel DIETLIN, chargé de mission, FACIM (04 79 96 74 53) ■ Isabelle FAURE, chargée de mission, Mission Développement et Prospective (04 79 25 36 50) ■ Chantal FERNEX DE MONGEX, conservateur du patrimoine, Musées de Chambéry (04 79 33 44 48) ■ Hervé FOICHAT ■ Véronique FRANDON, animatrice du patrimoine, Service Ville d'Art et d'Histoire de Chambéry (04 79 70 15 20) ■ Claire GRANGE, directrice de la Maison des Jeux olympiques d'hiver, Albertville (04 79 37 75 71) ■ Jean-François LAURENCEAU ■ Jean-François LYON-CAEN, architecte DPLG, maître-assistant, Atelier Architecture Paysage Montagne, Ecole d'Architecture de Grenoble (04 76 69 83 00) ■ Mireille MONTAGNE ■ Cristina NATA-SOLERI, conservateur Fort Exilles, Museo Nazionale della Montagna, Torino (011 660 41 04) ■ Isabelle PARRON CERIAH (04 72 76 28 85) ■ Philippe RAFFAELLI ■ Karine SCHWING, CAUE de la Savoie (04 79 96 74 16).

# La sculpture médiévale en Savoie et Haute-Savoie

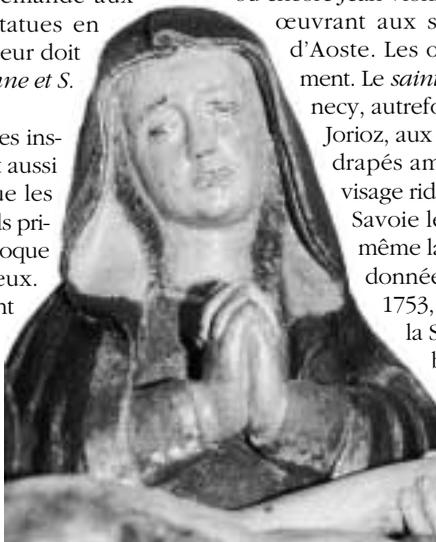


*Dans le cadre de l'Entente Régionale de Savoie (ERS), une mission interdépartementale d'étude de la sculpture médiévale est réalisée, de septembre 1999 à février 2001, afin de mieux connaître et de valoriser un patrimoine culturel commun. Sous la direction conjointe des Archives départementales de la Haute-Savoie et de la Conservation départementale de la Savoie, Mlle Sophie David a dressé, dans un premier temps, l'inventaire des œuvres conservées pour disposer d'un catalogue interdépartemental de référence de la statuaire savoyarde ; elle poursuit actuellement une étude stylistique et historique des sculptures répertoriées. Une exposition et une publication permettraient par la suite la mise en valeur de ce patrimoine artistique, auprès du plus large public.*

**P**eu d'études générales ont été consacrées à la sculpture médiévale en Savoie et Haute-Savoie, contrairement aux nombreuses publications qui ont entouré la redécouverte et la mise en valeur des grands ensembles du baroque savoyard. Certes les recherches de Raymond Oursel et notamment les chapitres de son ouvrage *Art en Savoie* paru en 1975 restent une base incontournable. La seule exposition récente concernant cette période s'est tenue à Genève en 1991, au Musée d'Art et d'Histoire. Regroupant et étudiant de façon très complète et documentée la série de stalles dites « *savoisiennes* », cette présentation a pourtant montré la multiplicité des ateliers et leur intense activité.

La sculpture médiévale a souffert des nombreuses destructions qu'elle a subies au cours de l'histoire, notamment à la période révolutionnaire. Au Moyen Age même, les œuvres en mauvais état ou jugées non conformes aux règles de représentation, étaient très simplement supprimées. C'est certainement ce qui se passe à Saint-Jorioz, dans la chapelle Notre-Dame-du-Puy, lorsque l'évêque ordonne en 1443 d'installer sur l'autel une nouvelle image de la Vierge. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, saint François de Sales s'est montré également très intransigeant au sujet des ornements liturgiques et, lors de ses visites dans les églises, il n'est pas rare qu'il demande aux paroissiens de remplacer les statues en place. A Cordon, en 1606, le recteur doit ainsi *enterrer l'image de S. Antoenne et S. Fiacre* et en faire une autre.

Les visites pastorales, véritables inspections méthodiques, contrôlant aussi bien la rigueur du desservant que les revenus du domaine, sont des outils primordiaux pour connaître, à une époque donnée, l'état d'un édifice religieux. Les textes médiévaux, notamment ceux du XV<sup>e</sup> siècle, décrivent essentiellement les réparations d'urgence nécessaires. A partir du XVII<sup>e</sup> siècle, ces inventaires se font plus complets, bien que restant souvent d'une grande imprécision dans la description et la datation des sculptures.



La visite de la commanderie Saint-Antoine de Chambéry en 1617 ne décrit pas moins d'une trentaine de statues à l'intérieur de cet édifice, rasé en 1863. Seuls quelques fragments sont conservés, par exemple ceux du jubé, au Musée Savoisien, pauvres vestiges d'un ensemble qui fut sans doute fabuleux.

Les listes établies lors de la nationalisation des biens à la Révolution ou encore les récits des premiers voyageurs et des curieux, tel celui de Maurice Barfelly, procureur fiscal au Conseil de Genève à Annecy, apportent un complément d'information. Ils nous font prendre conscience de la richesse du patrimoine religieux au Moyen Age, dont nous ne possédons aujourd'hui, dans les églises et les musées, qu'un pâle reflet.

La localisation géographique particulière du duché de Savoie a profondément marqué la production artistique. Entourée par la puissante Bourgogne, la riche cité de Genève, liée à la France et surtout traversée au Moyen Age par toutes les grandes routes permettant de passer les cols pour se rendre en Italie, la Savoie apparaît comme un creuset où se mêlent de multiples et diverses influences. Les pèlerins, les marchands sillonnent les routes aux côtés de nombreux artistes, se déplaçant de chantiers en chantiers, tels ce Blaise de Savoie qui travaille à Carpentras et à Avignon ou encore Jean Vionin, originaire de Samoëns

œuvrant aux stalles de la cathédrale d'Aoste. Les œuvres voyagent également.

Le *saint Antoine* du musée d'Annecy, autrefois dans l'église de Saint-Jorioz, aux proportions trapues, aux drapés amples et volumineux, au visage ridé de vieillard, apporte en Savoie le style bourguignon. De même la *Vierge* en marbre blanc donnée, selon un inventaire de 1753, par Yolande de France à la Sainte Chapelle de Chambéry, était certainement une œuvre importée.

Les artistes étrangers sont appelés pour décorer les résidences des comtes puis ducs de Savoie. Bonne de



*En haut, Christ en Croix, Andilly, chapelle de Charly.*

*En bas, Vierge de Pitié avec Saint Jean et Sainte Marie-Madeleine, détail du visage de la Vierge, bois polychrome, XV<sup>e</sup> s., Saint-Jean-de-Cbevelu, chapelle de Montboux.*



Bourbon commande une statue de cire à un certain Guillaume, artiste anglais, en 1357; on trouve un Jean de Liège au château de Ripaille à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle; Michel Vergès, catalan, est cité dans les documents du XV<sup>e</sup> siècle aux côtés de Jean de Bruxelles et du bourguignon Jean de Blany. L'exemple le plus célèbre reste celui de Jean Prindale, collaborateur de Claus de Werve à Dijon et appelé par Amédée VIII à Chambéry.

Les trop rares historiens de l'art à avoir publié dans ce domaine ont insisté avec une grande justesse sur la multiplicité de ces influences à tel point qu'ils hésitent à parler d'« art savoyard ». Mais doit-on être aussi catégorique: l'art médiéval en Savoie n'est-il que le produit de ces courants multiples assimilés avec plus ou moins de bonheur? Ne peut-on entrevoir plutôt l'existence d'ateliers, ayant su utiliser cette émulation privilégiée pour réaliser des œuvres originales possédant des caractères propres?

L'étude de la statuaire conservée montre en effet que les sculpteurs n'ont pas reproduit et subi de façon passive les exemples étrangers mais au contraire les ont adoptés avec une sensibilité particulière. Les *Vierges de Pitié* des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles témoignent de cette réinterprétation des modèles. Le thème a été largement diffusé par les sculpteurs de Bourgogne et les œuvres savoyardes reprennent la composition bourguignonne. La *Pietà* de la chapelle du Reposoir est ainsi vêtue d'un lourd manteau et soutient des deux mains son fils dont le buste et la tête sont tournés vers le spectateur, sa jambe gauche un peu en retrait et son bras droit retombant au sol. Cependant

le visage de la Vierge n'est pas enerré dans une guimpe et se distingue des types bourguignons par sa forme ovale, ses yeux un peu tombants, sa petite bouche et son menton très rond. Le dessin du col de la robe de la Vierge, qui se replie en « bec » ne se retrouve pas en Bourgogne mais semble par contre être un « tic » des sculpteurs savoyards. Ce détail très particulier apparaît en effet sur le voile de la plupart des figures de *Pietà* de la région, comme sur celles de la chapelle d'Usillon à Thorens, de la chapelle de Monthoux à Saint-Jean-de-Chevelu, de l'église de Puygros, de l'église d'Ecole ou encore de la cathédrale de Moûtiers pour ne citer que ces quelques exemples. L'étude de ces *Vierges de Pitié* met en lumière la circulation et la diffusion de modèles dessinés ou sculptés et reproduits par les différents ateliers d'artistes à travers le duché de Savoie.

Il n'est pas rare en effet de retrouver dans des lieux parfois éloignés, des œuvres issues d'une même source iconographique bien que d'un style nettement différent. Citons par exemple les deux figures présumées de *sainte Madeleine* de l'église de Yenne et de la chapelle de Baptieu aux Contamines-Montjoie ou encore les *Christs de Pitié* de l'église du Bourget-du-Lac ou d'Aiguebelle malheureusement disparus aujourd'hui.

L'importance du réseau monastique à partir du XI<sup>e</sup> siècle, la centralisation et le développement du pouvoir de la Maison de Savoie, l'essor des villes ont, par nécessité, entraîné dans leur sillage la multiplication et l'organisation d'ateliers de sculpteurs travaillant au décor des châteaux, des chapelles ou des églises nouvellement fondées. De ces ateliers majeurs, qu'il convient d'essayer de localiser, est sorti un art « savant » dont il



reste quelques exemples incontestables comme le *saint Antoine* de l'église de Cuvat, le bas-relief illustrant le *Repas de saint Benoît* de l'église de Menthon-Saint-Bernard provenant de l'abbaye de Talloires, le *Christ montrant ses plaies* de Coise ou le *saint André* de l'église d'Aussois. A côté de ces œuvres de premier plan, il existe des sculptures moins inspirées peut-être mais pleines de saveur et d'une belle facture tels le *Christ en Croix* de la chapelle d'Andilly, le *saint Maurice à Cheval* de Combloux ou l'*Evêque* de Saint-Martin-de-Bellevue.

Une étude minutieuse du style des œuvres inventoriées dans les églises et les musées de Savoie et de Haute-Savoie permet d'attribuer un certain nombre d'entre elles à un même atelier ou à une même main. Le bas-relief représentant le *Miracle de saint Hubert* conservé au Musée-château d'Annecy présente ainsi de fortes similitudes stylistiques avec deux autres reliefs provenant de l'église des Antonins de Chambéry: la *Nativité* exposée aujourd'hui dans le trésor de la cathédrale de Chambéry et la *Pietà avec saint Jean et sainte Marie-Madeleine* de l'église de Saint-Offenge-dessus. Ces comparaisons qui dessinent peu à peu la géographie des ateliers savoyards au Moyen Age devront être complétées par un travail sur les archives qui permettra dans certains cas de préciser les datations et l'histoire des œuvres.

La consultation des documents anciens donnera également la possibilité de retrouver des noms de commanditaires ou de sculpteurs, tels ce Nicolas Dabert actif à Annecy dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle connu par son inventaire après décès et de compléter ainsi le travail fondamental de Dufour et Rabut, datant du XIX<sup>e</sup> siècle.

Sophie David



En haut, Le miracle de Saint Hubert, provenant de l'église de Saint-Hélien de Duingt, bois polychrome, XV<sup>e</sup> s., Annecy, Musée-Château.

En bas, Saint Antoine, provenant de l'ancienne église de Ferrières, bois polychrome, XV<sup>e</sup> s., église de Cuvat.

# François Cachoud

## 1866.1943

### Les “effets de lune” du petit maître de Saint-Alban-de-Montbel

ARTS & HISTOIRE



#### François Cachoud, un artiste chambérien au parcours académique et parisien

François Cachoud reçut l'enseignement de Benoît Molin à l'Ecole de Peinture de Chambéry. Entré aux Ponts et chaussées en 1883, il suivit les cours de l'Ecole des Beaux-arts à Paris en 1889, grâce à une bourse du Conseil général de la Savoie. Partageant avec le sculpteur chambérien Mars-Vallett la vie d'artiste à Montparnasse, il devint élève d'Elie Delaunay (1828-1891) puis surtout de Gustave Moreau (1826-1898). L'art de ce maître coloriste inspira sa production tout autant que « *les délicieux paysages du grand Corot* » ou que la Nature sincère et panthéiste de l'Ecole de Barbizon. L'œuvre de Cachoud est alors éclectique, mêlant paysages, natures mortes et portraits intimistes. Il obtint le prix de la fondation Guy en 1889 et accrocha en 1889-90, *Aux Beaux-Arts* chez Laurent Janin, encadreur-doreur, la première galerie de Peinture ouverte à Chambéry. Il y exposa par la suite à maintes reprises lors de ses séjours chambériens. En 1891, il débuta véritablement au Salon des artistes français avec « *Un effet de matin* » et reçut un prix de la fondation Troyon « *A la nuit tombante, un bouvier et ses bœufs quittent les champs* », réitéré en 1892 avec un « *Soleil couchant à Vanves* » dont le musée savoisien conserve un pastel (don de l'artiste, 1892, M 662, H 59x L 48 cm). Il obtint une mention honorable au Salon des Artistes français en 1893 avec une « *Matinée de septembre au lac d'Aiguebelette* ». Lors de séjours chez son oncle à Chindrieux, il peignit le motif du lac du Bourget qui inspira sa « *vision* » rustique et vespérale. En 1896, Cachoud proposa à la Commission d'Instruction publique présidée par Jules Daisay, conservateur du musée, un tableau, « *Soleil couchant, un coin de Chautagne* » exposé au Salon.

« *Dans cette œuvre, M. Cachoud se révèle artiste audacieux, mais sincère, épris des effets les plus grandioses de nos montagnes. Ce tableau... montre la voie qu'il veut suivre : consacrer son talent à notre Savoie et contribuer à la faire connaître.* »

Une médaille de 3<sup>e</sup> classe récompensa en 1896 « *Le Lac de Lamartine* » qui fut exposé en 1900 lors de l'exposition décennale au Grand Cercle d'Aix-les-Bains et médaillé de bronze lors de l'Exposition universelle de Paris de 1900. Enfin son oeuvre « *Brume et rosée* » fut primée au prix Royoncourt-Goyon. Nommé peintre du Ministère de la Marine, il réalisa les panneaux de décoration du paquebot la Savoie en 1901. Les paysages du Pas-de-Calais, pays natal de son épouse, Rosine Veleine, l'inspirèrent également.

#### L'heure du grillon et la poésie de la nuit

« *L'heure du grillon* », son œuvre hors concours au Salon de 1902, fut achetée par le peintre américain Alexander Harrison pour le musée de Philadelphie. C'est à partir de 1905 que l'artiste voua sa palette aux motifs campagnards nocturnes ; il affectionnait la poésie de la nuit, au clair de lune, les effets diaphanes et ombreux, les lueurs vacillantes et réconfortantes dans l'obscurité. En 1910, Cachoud fit construire une maison de campagne, « *Le grillon* », à Saint-Alban-de-Montbel, près du lac d'Aiguebelette, qui devendra, chaque été, le lieu de son inspiration. Un de ses paysages nocturnes, « *Miroir de lune, Saint-Alban-de-Montbel* » fut présenté au Salon des Partis ; il fut promu chevalier de la Légion d'honneur cette même année. L'artiste en accrochant une série de « *Nocturnes* » en 1908, 1911 et 1914 à la Galerie parisienne Georges-Petit, gagna la reconnaissance de la critique suivie par les achats officiels des musées. Il reçut des commandes de la société P.L.M, pour des affiches publicitaires et des panneaux décoratifs. Cachoud, surnommé alors « *Le Corot de la nuit* », exposa au Salon des artistes français jusqu'en 1940, devenant membre du comité. Vers 1913, il se lia d'amitié avec Victor Charreton (1864-1936), un paysagiste dans la tradition de l'Ecole lyonnaise, attaché aux effets de crépuscule, membre du comité, l'un des fondateurs du salon d'Automne. Il exposa et vendit

*François-Charles Cachoud (Chambéry, 23 octobre 1866 – St-Alban-de-Montbel, 29 janvier 1943) fut un petit maître paysagiste de l'Ecole française, d'origine chambérienne.*



Fin de journée, huile sur toile  
signée François Cachoud (Hôtel du  
département, dépôt 2000-1).



### L'école de peinture de Chambéry : l'émulation du Musée des Beaux-Arts

Benoît Molin (1810-1894), peintre à Paris puis à Turin, un ancien élève de Gros, fut nommé en 1850 par la ville de Chambéry «aux fonctions de professeur de peinture et de conservateur du musée des tableaux», peu après la réouverture de l'école en 1848. Molin obtint par une intense activité, entre 1850 et 1894, les donations majeures qui constituèrent véritablement le musée des Beaux-Arts de Chambéry : donation royale de Victor-Emmanuel II, legs de collectionneurs esthètes comme les fonds baron Hector Garriod (1863-1878) et Léonce Mesnard (1893-1914) ; il avait aussi tenu à lier étroitement les collections d'art et l'enseignement de l'École de Peinture de Chambéry donnant ainsi un rôle essentiel au musée dans la formation et l'émulation, grâce à l'École de dessin regroupée avec les collections de peinture et la galerie de sculpture dans le nouveau musée-bibliothèque inauguré en 1889. Les collections du musée témoignent sous forme de dons d'artistes ou d'acquisitions de l'activité de cette école dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle alors que les dépôts de l'état s'étaient raréfiés.



François Cachoud, coll. Jean Dutel, Challes-les-Eaux, cliché Musée Savoisien.

beaucoup en France mais aussi à l'étranger, notamment à New-York en 1931 et 1935. Après sa mort, quelques-unes de ses «*Nocturnes*» y seront encore vendues en 1943, 1960 et 1966.

Cachoud obtint la médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris en 1937 pour un de ses paysages nocturnes, «*Eclaircie, nuit de lune*». Peu après sa mort le 29 janvier à Saint-Alban-de-Montbel, le «*Salon de Savoie*» organisa en avril 1943 une rétrospective de son œuvre pourtant peu enclin à participer à l'art officiel vichyste.

Plus récemment, la fondation Hébert-d'Uckermann a réalisé une exposition de peintures, pastels et dessins en hommage à l'artiste en 1985, à La Tronche. Une rue chambérienne a été baptisée «*Rue François Cachoud*» en 1999.

### La palette nocturne et ombreuse du petit maître de Saint-Alban-de-Montbel

La palette de Cachoud recèle une riche gamme de couleurs froides pour travailler les effets diaphanes, les ombres parsemées de reflets lunaires et moirés, de leurs ténues apportant une touche de clarté et de poésie ; elle dénote l'influence de son maître, Gustave Moreau, un peintre symboliste renommé qui maîtrisait les clairs-obscur, les rutilances émaillées, grâce à son talent de coloriste. Cachoud fut un peintre intimiste attaché au rendu singulier des «*belles simplifications que la nuit apporte à toute chose*». Sa recherche perfectionniste exprimait une poésie

terrienne, son attachement au charme et à la douceur de vivre de l'Avant-pays savoyard. La traduction de ce sentiment de la campagne, plus humaniste que panthéiste, ne fut pas pour autant une recherche formelle, au-delà du rendu technique du genre du paysage animé.

Lors de ses promenades vespérales et nocturnes, l'artiste saisissait le motif sur le vif ; l'esquisse était annotée, suivie d'un pastel sur canson, lui-même corrigé et repris en étude de petit format sur bois. En atelier, cette étude servait à l'exécution de la toile définitive.

Une annotation manuscrite sur une oeuvre accrochée au Salon de 1929, «*La fresque lunaire*» (pastel inv. M 1180, H 23,3 X 32 cm, collection musées de Chambéry) décrit le sentiment d'intimité liant Cachoud au terroir de Saint-Alban-de-Montbel :

«*La pleine lune enchante l'horizon, elle descend lentement sur les coteaux voisins. C'est au village en fête : l'on boit et l'on danse. Et les ombres trainantes des danseurs rencontrent une façade et se profilent capricieusement en véritable fresque lunaire. Un soir de lune avec un ami, nous nous promenions dans le jardin à Saint-Alban-de-Montbel. Soudain, nous aperçûmes nos ombres qui se dessinaient sur le mur de la maison ; un peu fous, nous nous primes à danser, regardant amusés nos silhouettes mouvantes ; ainsi est venue l'idée de ce tableau.* F. Cachoud.»

Philippe Raffaelli



Lac du Bourget, Grand Port, Aix-les-Bains, buile sur bois, signée F. Cachoud, 1900, coll. départementales, inv. 2000-1.

et réaliste de l'École française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1930, sans aucune incidence de l'Impressionnisme puis de l'Expressionnisme sur l'art du paysage en Savoie. Les modèles furent influencés par le «*retour à l'ordre*» de la Peinture figurative d'après-guerre en réaction aux «*Avant-gardes*».

Ce retour esthétique fut marqué en province par le renouveau des arts de tradition entre 1919 et 1944, prolongé en Savoie par les graveurs et imagiers, André Jacques et Joanny Drevet. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le genre se confronta à la photographie : l'hyper-réalisme du motif galvauda le rendu pittoresque ou réaliste du paysage. L'instantané photographique renouvela l'imagerie alpine et touristique en provoquant l'abandon de l'estampe. L'exposition de *Peinture alpestre* de Turin en 1898 fut une réaction à cette concurrence consacrant la création d'une école de peintres-alpinistes, la *Société des peintres de montagne*, liée au CAF.

### Les arts en Savoie à l'époque de Cachoud : académisme et provincialisme

De 1833 à 1946, le prix de Peinture de la Fondation Guy distingua amateurs et petits maîtres savoyards formés par l'École de Peinture de Chambéry qu'influença le Salon parisien et les premières écoles régionales : École genevoise, École lyonnaise et École dauphinoise. L'engouement pour les «*pays*» et la peinture sur le motif attendirent la reconnaissance de l'École de Barbizon, après la révolution libérale de 1848 pour évoluer. Dans un contexte d'intégration culturelle, après la secon-

de «*Annexion de la Savoie à la France*» en 1860, l'adhésion patriotique conforta les références conformistes à l'art officiel, aux modèles académiques parisiens et au Réalisme français par l'intermédiaire de l'actualité du Salon. Les paysages de montagne, pittoresques et romantiques, de l'École genevoise inspirèrent encore, sur les traces des aquarellistes britanniques, l'imagerie touristique de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Des sociétés de peinture se formèrent. Après un projet sans suite de *Société des amis des Arts en Savoie et en Haute-Savoie* en 1867, une *Union artistique de Savoie* fut créée autour de

Benoît Molin (1810-1894) et de Jules Daisay (1847-1900), successivement conservateurs du musée qui encouragèrent la tenue d'un *Salon savoyard* et d'un *Salon Art et Montagne*. Une scission eut lieu en 1913-1914 avec la création d'une *Société savoisienne des Beaux-arts* sous l'impulsion du peintre paysagiste Jean Bugnard (1880-1947) et du sculpteur Mars-Vallett (1869-1957), conservateur du musée à partir de 1904 qui organisa la tenue du *Salon savoyard* où les peintres paysagistes furent très présents. L'académisme provincial assimila l'héritage des mouvements naturaliste

# Collections départementales Paul Dufournet

COLLECTIONS



*En 1998, le Conseil Général de la Savoie s'est porté acquéreur, avec l'aide de l'Etat et de la Région, de pièces significatives d'art populaire savoyard provenant de la collection rassemblée par Paul Dufournet.*

## Paul Dufournet (1905-1994)

Elève de Tony Garnier à Lyon, diplômé d'architecture en 1930, élève de l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris, architecte de l'administration générale de l'Assistance Publique de Paris, inspecteur général de l'Équipement et membre de l'Académie d'architecture, Paul Dufournet s'est très vite intéressé à l'histoire de la Savoie du fait de ses attaches régionales. Il était propriétaire d'une résidence à Bassy en Haute-Savoie.

Il a exercé ses talents de chercheur dans les domaines de l'archéologie et de l'ethnologie régionale. Disciple et ami de Arnold Van Gennepe, il a contribué, en particulier par ses recherches sur les chapelles et oratoires, à alimenter la réflexion de Van Gennepe pour son article consacré au *Culte populaire des saints en Savoie*, publié en 1939, dans la Revue de l'Histoire de l'Église de France. Sa quête des objets témoins de la vie quotidienne, sa curiosité, l'ont conduit à publier régulièrement dans *le Monde Alpin et Rhodanien*, le résultat de ses investigations. En 1981, il synthétise ses travaux dans l'ouvrage *L'art populaire en Savoie* (C. Bonneton - éditeur). Outre son intérêt marqué pour la poterie popu-

laire de notre région, Paul Dufournet avait effectué plusieurs séjours en Haute-Maurienne (Bonneval, Bessans, Lanslebourg ...) où il a réalisé des reportages photographiques et récolté des objets témoins. A la mort de Van Gennepe, sa fille lui a donné des éléments de la collection rassemblée par le folkloriste.

Paul Dufournet entretenait des relations suivies avec les musées de Haute-Savoie et Savoie, en particulier, le musée Château d'Annecy et le musée Savoisien de Chambéry. En 1979, le fonds photographique (212 clichés de Bessans) des reportages de Paul Dufournet et de son opérateur Guimbertaud entre dans les collections départementales de Savoie. L'acquisition récente de pièces de statuaire religieuse et d'objets de la vie domestique vient conforter à la fois les collections départementales et enrichir les sources documentaires rassemblées par la Conservation départementale du Patrimoine concernant la Haute-Maurienne.

Jean-François Laurenceau



Vierge à l'Enfant, bois polychrome, XVI<sup>e</sup> s., provenance probable Bessans, Le Villaron, acquisition Dufournet, 1938, coll. départementales, inv. 998-6-1.

## Les œuvres de François Cachoud dans les collections publiques savoyardes

La Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie a récemment acquis une des premières œuvres de François Cachoud qui avait été commandée par la Compagnie des chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée lors de l'exposition universelle de 1900 ; la compagnie avait fait appel aux peintres paysagistes des écoles régionales pour orner le buffet de la gare de Lyon à Paris. Cette œuvre de commande s'intitule « *Lac du Bourget (Grand Port. Aix-les-Bains)* ». Elle est signée en bas à gauche « *F. Cachoud 1900* ». Il s'agit d'un pan-

neau décoratif en bois peint à l'huile (H 100 x L 169, inv. 2000-1) muni de son cadre de style Art déco en noyer. Un lac d'Annecy est conservé en place au plafond style 1900 du restaurant de la gare, « *Le train bleu* », classé Monument historique. Une autre œuvre de l'artiste avait été retenue pour décorer les hôtels Excelsior puis Beauvillage et enfin la salle du restaurant Lille à Aix-les-Bains. Le paysage intitulé « *Reflets de lune, le lac d'aiguebelette* » acquis en 1996 par la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie (huile sur toile, 61,5 x 50,5 cm, inv. 996-3-1) est d'une facture un peu hâtive ; il n'a pas la qualité habi-

tuelle de cet artiste perfectionniste bien qu'il fasse partie de la série des « *promenades nocturnes* » postérieure à 1908. Il est vrai que le motif nocturne devint pour l'artiste un sujet de prédilection et qu'il lui assura un vif succès auprès des amateurs ; il en vendit donc beaucoup. Une scène de genre intitulée « *Fin de journée* » de meilleure facture (huile sur toile, 94 x 112 cm, dépôt n° 2000-1), signée en bas à droite « *François Cachoud* » est également conservée à l'Hôtel du Département depuis une date indéterminée ; cette œuvre avait été accrochée au Salon de Paris de 1935. Le Musée savoisien conserve un remarquable fonds

d'études. Ces 89 pastels et gouaches sur papier ou carton, furent donnés par l'artiste en 1892 puis en 1931 et 1937. Ces dons de vif à vif entre l'artiste et son ami Mars-Vallet, conservateur du musée, échurent à la ville de Chambéry. Quelques œuvres proviennent des legs Borrel (1961) et Deyres (1973) aux musées de Chambéry. Seules deux œuvres ont été acquises par le musée, une huile sur toile intitulée « *Soleil couchant. Un coin de Chautagne* » en 1896 (inv. 1, anc.492, actuellement en dépôt au palais de Justice) et un lavis sur soie collée intitulé « *Saint-Alban-de-Montbel, lumière dans la nuit* » en 1989 (inv. 989. 14.2, 27 x 34 cm).

## Micromusée, Informatisation des collections départementales

La Conservation du Patrimoine de la Savoie s'est dotée au printemps 2000 de Micromusée, un logiciel performant d'informatisation des collections. Micromusée permet la gestion des œuvres d'art, du matériel archéologique, des objets et documents ethnographiques autour de deux axes principaux : il gère l'information, la documentation concernant les œuvres et les objets (information technique, descriptive par le biais du texte, intégration de l'image et du son, analytique, historique). Micromusée permet le catalogage, l'indexation et la recherche documentaire. Il gère l'existence physique de ces objets (localisation, variation de l'état de conservation, mouvement dans les réserves et/ou les musées, restauration ou prêt d'œuvres, muséographie.. Micromusée est également un outil de communication et de réseau puisqu'il permet d'exporter des notices sur les collections départementales vers les bases de données nationales (archéologique par exemple), gérées par la Direction des Musées de France et consultable sur Internet. Plusieurs organismes de la région Rhône-alpes participent déjà à l'enrichissement des bases nationales en utilisant cet outil informatique, comme les Conservations départementales du patrimoine de la Drôme, de l'Ain ou de l'Isère, le Musée des Beaux-Arts et le Muséum d'Histoire naturelle de Lyon, le Musée Dauphinois de Grenoble ou encore l'École des Mines de-Saint Etienne.

Hervé Foichat



# Traces olympiques

## La Maison des Jeux olympiques d'hiver Centre d'interprétation sur les Jeux olympiques, les sports d'hiver et la montagne

*Créée dans la dynamique des Jeux de 1992, la Maison des Jeux olympiques a voulu franchir une étape décisive par l'ouverture, le 16 juin 2000, d'une nouvelle voie culturelle et sportive. Avec le soutien du Conseil général de la Savoie, ce nouveau concept est développé sur le principe d'un centre d'interprétation sur les Jeux olympiques, les sports d'hiver et la montagne. Mis en valeur par une scénographie originale, cet espace, dédié à l'olympisme et destiné au grand public, est unique en France.*

Débouleuse, costume de Philippe Guillotel, coll. Mjo.

En bas, course de ski à Séesz, année 1958, coll. J.-L. Penna.



L'enjeu de cette Maison thématique est de faire vivre les différentes dimensions des Jeux olympiques qui ont eu lieu en Savoie, en février 1992. On aurait pu ne vouloir s'attacher qu'à l'aspect purement événementiel de ce type de manifestation, à la mise en valeur détaillée du déroulement des 16 jours de compétition, aux louanges décernées tant aux volontaires, qu'à l'organisation. Cela eut été une présentation bien éphémère et une vision fort restreinte alors que le parti pris de lancement du projet olympique, dès 1982, est de réaliser un programme d'aménagement du territoire. Si certaines conceptions de ce type d'événements répondent à un concept de « stade de neige », l'idée maîtresse des JO de 1992 est de valoriser et perfectionner l'aménagement de la montagne pour le ski. Réalisé au cours du XX<sup>e</sup> siècle, il a fait de la Savoie un lieu fondateur de l'histoire des sports d'hiver.

La création de l'espace muséographique s'appuie alors sur le principe d'un centre d'interprétation : voir, toucher ou écouter pour comprendre, distraire mais expliquer, découvrir et s'enrichir,

présenter les contextes des phénomènes olympique et sportif dans les montagnes de Savoie. La démarche des concepteurs, réunis au sein du comité scientifique formé en 1997, est de composer un propos qui révèle les interactions entre l'organisation humaine et le territoire, qui pointe les croisements entre les thèmes. Autour des Jeux d'hiver de 1992, sport, olympisme et montagne se répondent comme les différentes faces d'un triangle. Ce jeu des correspondances donne les clés de compréhension du territoire, où le XX<sup>e</sup> siècle figure l'unité de temps. Le parcours ne suit pas un processus chronologique mais procède par éclairages spécifiques, pour provoquer la réflexion du visiteur. Cette interactivité est renforcée par la scénographie qui rend le visiteur acteur de sa visite par la manipulation de différents dispositifs.

La problématique du centre d'interprétation est bien celle d'un musée « sport et culture » où « sport est culture », ce qui le rend unique. Un tel rapprochement de disciplines paraît, aujourd'hui encore, insolite. Il est a contrario particulièrement pertinent dans le cas des sports d'hiver qui sont intrinsèquement liés à la culture et à la connaissance de la montagne. D'autant que ces domaines sont nés et se sont épanouis tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, pour entrer désormais dans ce qu'il convient d'appeler le patrimoine contemporain. La mission du Centre d'interprétation olympique – CIO? – est de mettre en valeur ce patrimoine vivant, en évolution, ces histoires d'hommes qui ont su valoriser le milieu alpin et imprimer des traces souvent... olympiques.

Le mouvement sportif se structure en Europe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'apparition de l'institution sportive, le club puis la fédération. En France, la première fédération sportive sera l'« Union des sociétés françaises de sports athlétiques (USFSA) » fondée en 1889. « La création des "sports" et leur succès auprès de la jeunesse serviront de fondation stable aux Jeux olympiques modernes », dont la première manifestation se déroule à Athènes, en 1896. « Dès les premiers Jeux olympiques d'hiver de Chamonix en 1924 et jusqu'à ceux d'aujourd'hui, les Jeux de neige ont toujours su magnifier la fameuse devise « plus vite, plus haut, plus fort ». Au cours du siècle, l'élaboration de la technique du ski, l'évolution du matériel permettent de transformer la relation de l'homme (ou de la femme) à la pente. En même temps, « l'idée d'un aménagement de l'espace spécifique pour le ski amorce la révolution du tourisme, avec la possibilité de transformer les alpages en champs de neige ». L'exemple d'une personnalité comme celle d'Émile Allais, premier





Le projet culturel de la Maison des Jeux olympiques est renforcé par la programmation régulière d'expositions temporaires. Cette dynamique, mise en place depuis 1993, lui permet d'être, outre le lieu de l'histoire et des témoignages des acteurs, celui de l'observation et des questionnements sur ces patrimoines du XX<sup>e</sup> siècle et d'en faire une restitution envers le public ou d'exposer les oeuvres d'artistes inspirés par ces thèmes. Les autres perspectives d'avenir du centre d'interprétation sont orientées vers une amélioration de l'animation (circuits, visites à thèmes, programme pédagogique, conférences-débats...), une intégration dans des réseaux (départementaux, internationaux...), et un travail d'ordre éditorial comme la publication prochaine d'un catalogue.

Claire Grangé

et leur préparation mais aussi sur l'olympisme, les sports d'hiver et la montagne. Fonds des costumes des cérémonies d'ouverture et de clôture des Jo de 1992 (créations de Philippe Decouflé et Philippe Guillotel), objets olympiques et des sports d'hiver, cassettes vidéos, collections photographiques (fonds Pascal Lemaître et Liberto Maccaro), fonds documentaire. Quelques expositions temporaires : *Il y a 50 ans naissait Courchevel* (1996), *La légende du Tour de France en Savoie* (1996), *Du Tokaido au Mont-Cenis, la montagne vue par les peintres au Japon et dans les Alpes, 1750-1860* (commissariat : Conservation départementale du patrimoine de Savoie, 1998), *Les Arcs, 30 ans d'innovation, architecture et sport* (1999), *La pente, photographies de Sylvie Chappaz* (1999), *Neige, soleil et architecture, photographies de Pascal Lemaître* (2000).



médaille française des Jo d'hiver en 1936, l'année même de l'introduction des disciplines alpines dans le cercle olympique, illustre parfaitement cette culture sportive de la montagne. En 1937, il met au point la technique du ski moderne, fondée sur le virage skis parallèles, puis devient conseiller des fabricants de ski et lance, notamment, le fameux « Allais 60 ». Il invente le concept de domaine skiable dès le début de Courchevel et, dans les années 1960, participe à l'aventure de la construction des stations de ski, aux côtés des architectes qui créent un art de vivre en altitude, dans la pente et dans la neige. Aujourd'hui, la DRAC Rhône-Alpes conduit des missions d'investiture sur l'architecture de ces mêmes stations.

#### Fiche technique

Structure de la Maison des Jeux olympiques : Association loi 1901, fondée en octobre 1992 et constituée du Conseil général de la Savoie, de la ville d'Albertville, des 13 autres communes sites olympiques des JO de 1992 et du Comité national olympique et sportif français (CNOSF). Bâtiment situé au coeur d'Albertville, édifié en 1867, propriété du

Conseil général de la Savoie, ancien Palais de justice devenu le siège du Cojo en 1987. Surface d'exposition du centre permanent : 500 m<sup>2</sup> Surface de l'exposition temporaire : 125 m<sup>2</sup> (à aménager en 2001) Surface totale de la Maison : 1000 m<sup>2</sup>, dont bureaux, salles de réunion et réception, services : 225 m<sup>2</sup> et réserves : 150 m<sup>2</sup>. Collections principalement sur les Jo de 1992



#### Une nouvelle réalisation

La rénovation muséographique du centre d'interprétation a été réalisée en juin 2000, sous l'autorité morale d'Auguste Piccollet, Président de la Maison des Jeux olympiques, Vice-président du Conseil général de la Savoie. Pour imaginer ce nouveau concept, il a été choisi de faire appel aux meilleurs spécialistes de la question, personnes de conviction, qui composent, avec Claire Grangé, chef du projet et directrice de la MJO, le comité scientifique :

- Alain Arvin-Bérod, écrivain, consultant sportif et historien de l'olympisme, auteur des *Enfants d'Olympie* (Ed. du Cerf,

1996), de *L'histoire des Jo de l'Antiquité à nos jours* (Ed. Larousse, multimédia KLEIO, 2000), cofondateur du musée Géo Charles (Echirrolles).

- Gilles Chappaz, journaliste, créateur et rédacteur en chef de revues sur le sport et la montagne (*Montagnes magazine*, *Vertical*, *Ski français...*), envoyé spécial pour *Le Monde*, chroniqueur de télévision, actuellement rédacteur en chef adjoint de *L'Équipe magazine*.
- Pierre Préau, agrégé de géographie, professeur émérite de l'Université de Savoie (IUP Tourisme), Auteur de *La Savoie, l'esprit des lieux* (Ed. Fontaine de Siloé, 1992), coauteur de *La Savoie, terre de défis et de conquêtes* (Ed. Ouest

France, 1992), collaborateur régulier de la *Revue de géographie alpine* ou d'*Alpes magazine*.

Commande et financement du programme d'aménagement : Conseil général de la Savoie. Budget : 1994.1995, rénovations, mises aux normes : 2 MF (dont 400 000 apportés par l'État). 1999.2000, scénographie, conceptions, agencement : 1,640 MF. Partenariats : Musée olympique et Comité international olympique, Musée Dauphinois, Musées de Chambéry, Radio France Pays de Savoie, Vandystadt-Allsport, Ville d'Albertville, Mairies des sites olympiques des Jo de 1992, les champions du ski et du patinage

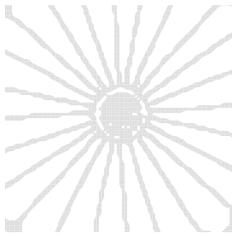
français, les fabricants de ski, les services du Conseil général, les stations de ski de Savoie, les entreprises et lauréats des marchés de réalisation et de nombreuses autres collaborations, très précieuses.

En haut, à gauche, Franck Piccard en visite.

Au centre, James Coultet, coll. Mairie de Chamontx.

En bas, Salle des sports de glace.





# Relevés d'architecture en Savoie

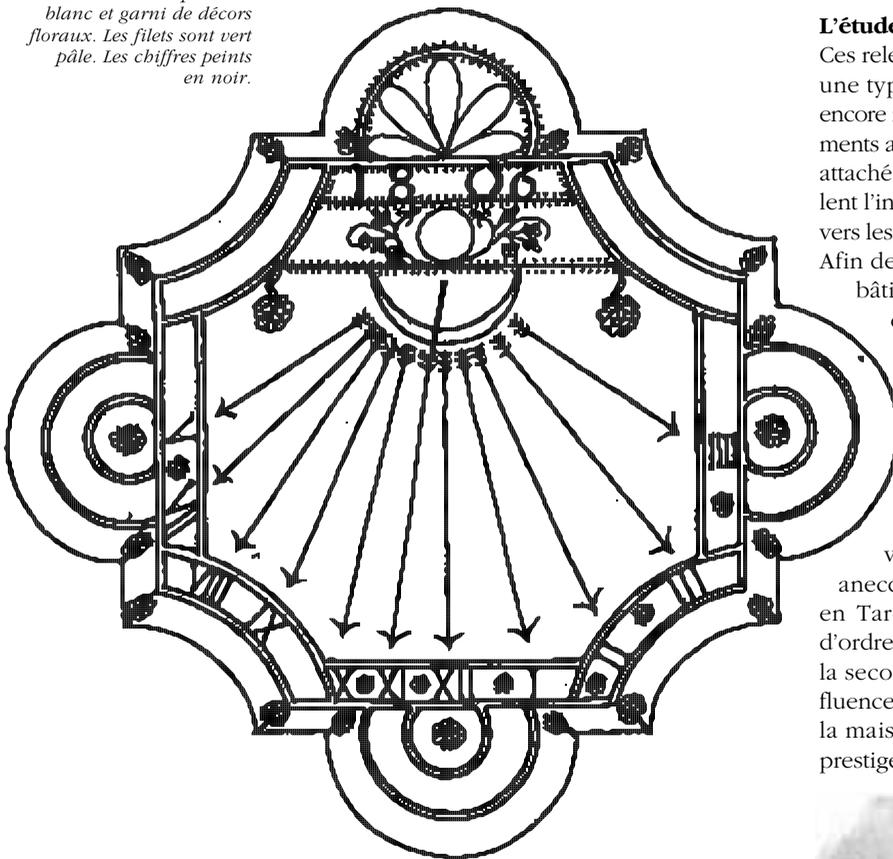
## Versant du soleil

### Maisons de village en Tarentaise

#### Le Versant du Soleil

Les relevés d'architecture ont été réalisés par le CAUE de la Savoie (Conseil d'architecture, d'urbanisme et d'environnement de la Savoie) sur les maisons rurales du versant adret de moyenne Tarentaise, appelé aussi Versant du Soleil. Avec Yves Belmont, Conseiller à l'architecture à la DRAC Rhône-Alpes, et initiateur de l'étude, il a été décidé de limiter le cadre géographique aux communes de Granier, La Côte d'Aime, Aime, Valezan et Les Chapelles.

*Cadran solaire.  
Table enduite en saillie.  
Le cadran est peint en  
blanc et garni de décors  
floraux. Les filets sont vert  
pâle. Les chiffres peints  
en noir.*



#### Neige, soleil et architecture, regard sur un siècle d'innovations en montagne

Les journées du patrimoine ont eu cette année pour thème le patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle. Le Conseil Général de la Savoie a choisi de mettre en lumière à cette occasion, un patrimoine qui lui est propre, sans doute unique au monde : les stations de sports d'hiver. L'exposition de photographies de Pascal

Lemaître est un regard passionné, et quelque peu complice, porté sur une des aventures architecturales majeures de ce XX<sup>e</sup> siècle en Savoie. Elle est le fruit d'une réflexion sur cette expérience de l'aménagement de la montagne portée par le rêve d'une architecture de loisirs conçue pour le plus grand nombre, sur fond de neige et de soleil... Ce regard invite à la nécessaire relecture, débarrassée de tous préjugés, de ces 100

années d'innovations et de créations architecturales qui constituent un patrimoine exceptionnel, quelquefois décrié.

• *Au château des Ducs de Savoie, du 16 septembre au 29 décembre 2000.*

• *A la Maison des Jeux Olympiques à Albertville, jusqu'au 16 avril 2001.*

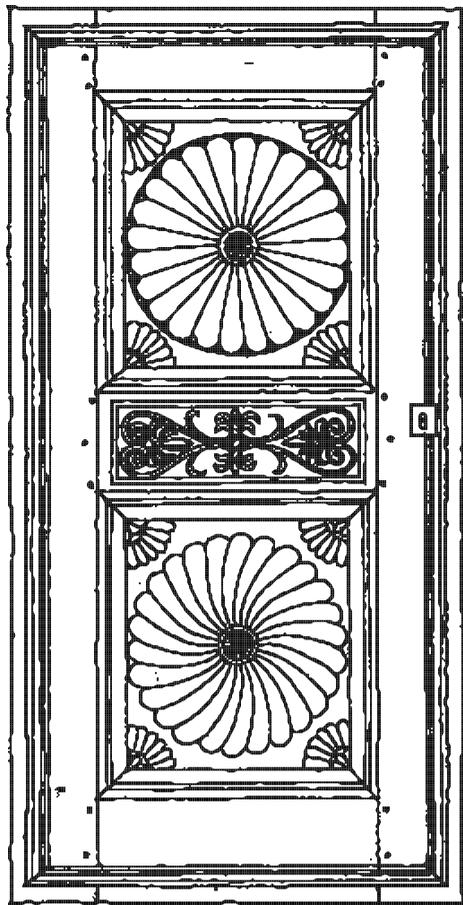
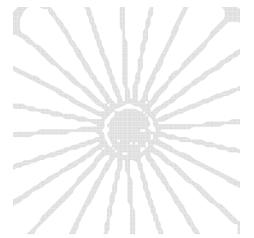
• *A la Maison de Savoie à Paris, jusqu'au 16 novembre 2000.*

Ces villages, accrochés à la pente entre 600 et 1200 mètres d'altitude, possèdent une architecture traditionnelle remarquable. Ce lieu nous a inspirés par l'unité des ensembles bâtis et la richesse des détails constructifs. Les maisons sont groupées en hameaux. Leur implantation suit la pente du terrain en cascade. Exposées au sud, elles dirigent leur pignon vers l'aval et déploient leur toit à deux pans comme une série d'accents circonflexes. On reconnaît là une implantation de montagne.

#### L'étude des détails constructifs

Ces relevés n'ont pas eu pour objectif d'élaborer une typologie exhaustive du bâti traditionnel, encore moins un recensement complet de ces éléments architecturaux. Leur originalité est de s'être attaché aux détails constructifs. Détails qui révèlent l'ingéniosité de ces paysans-bâisseurs à travers les contraintes dues au site et aux matériaux. Afin de dégager les traits fondamentaux de ce bâti, qui fondent sa typicité et son authenticité, seuls les éléments les plus pertinents ont été retenus, imposant des choix parfois difficiles. La forme des charpentes ou les balcons à palines, par exemple, demeurent les éléments caractéristiques du bâti de Tarentaise. Pourtant plusieurs particularités n'en demeurent pas moins essentielles. Ainsi, avoir réservé un chapitre aux décors peints n'est pas anecdotique. Il s'en trouve en grand nombre en Tarentaise et révèlent les changements d'ordre sociaux et culturels survenus à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Issus de l'influence urbaine, ces décors peints montrent que la maison est aussi une expression sociale du prestige.





**Les relevés d'architecture du Versant du Soleil** sont disponibles au CAUE au prix de 50 francs. Cet ouvrage s'inscrit dans un programme de protection et de valorisation du patrimoine bâti, notamment en Tarentaise. La préservation de l'architecture traditionnelle nécessitant une connaissance précise de sa mise en œuvre, la formation des artisans s'avère indispensable. C'est pourquoi

le CAUE, en collaboration avec le Contrat Global de Développement Tarentaise-Vanoise, a organisé dernièrement une série de formations sur les techniques traditionnelles de construction (réfection des enduits de façade à Montagny et réalisation d'une calade à Peisey-Nancroix). Ces formations seront suivies d'actions d'information auprès des scolaires et du grand public.

*En haut, à gauche, porte palière à panneaux sculptés.*

*Ci-dessous, balcon en bois à treillis losangé.*

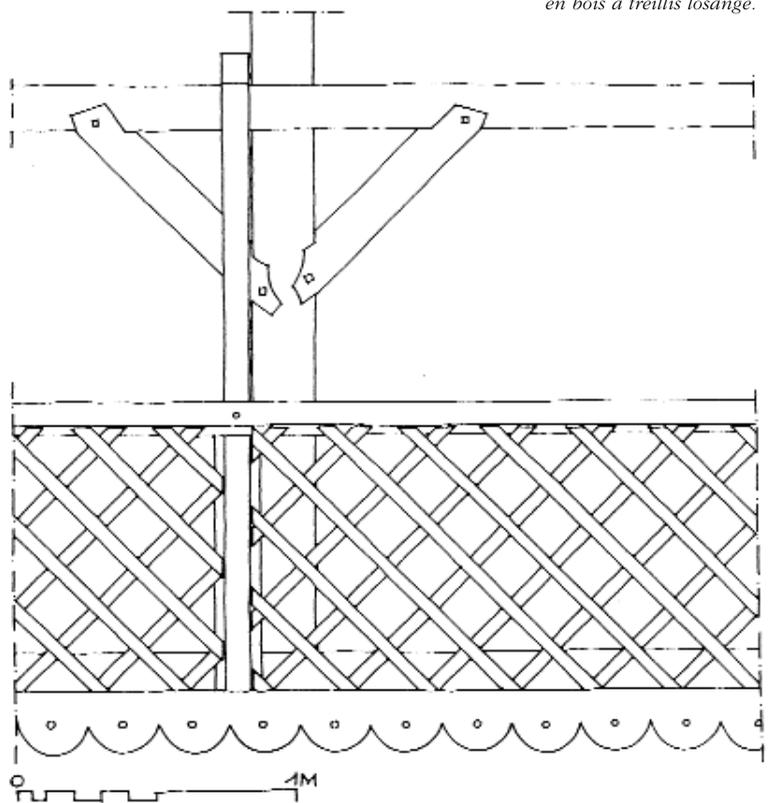
Par ailleurs, l'évolution des modes de vie, le souhait légitime de posséder une maison au confort moderne, ont induit parfois des destructions radicales du bâti ancien, des modifications irréversibles qui rendent invisible l'état initial de cette architecture. Rares sont les villages où les maisons ne sont pas transformées et sur lesquelles peuvent être encore notés les restes de leur histoire.

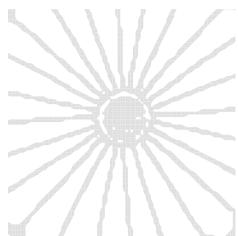
**Les relevés d'architecture: une triple approche**

Les relevés d'architecture, que nous présentons donc ici, contribueront à enrichir, nous l'espérons, les travaux déjà réalisés il y a une vingtaine d'années par Jane Mezen Léard, Marie-Thérèse Hermann ou encore les relevés du Musée des Arts et Traditions Populaires, plus communément connus sous le nom de « Raulin ».

Composé d'une centaine de planches de dessins à l'échelle, cet ouvrage souhaite refléter plusieurs approches. Outre la précision des relevés qui lui donne son caractère de rigueur technique, une première approche a vocation à conserver la mémoire de la maison rurale traditionnelle. La seconde, soucieuse de l'identité de l'architecture et du paysage, invite à des restaurations respectueuses des constructions traditionnelles. Une troisième, orientée vers l'avenir, incite, à partir de la tradition, à réfléchir sur de nouvelles formes architecturales. C'est dans le même esprit que le CAUE a entrepris une seconde campagne de relevés dans le massif des Bauges.

*Karine Schwing & Stéphane Bonomi*





# Courchevel 1850, sauver les témoins architecturaux de la station pionnière

*Courchevel 1850 est la première station de sports d'hiver créée ex-nihilo dans l'immédiat après-guerre par décision du Conseil général de la Savoie le 29 octobre 1945. La réalisation est entièrement soutenue par les pouvoirs publics, dans la perspective de la reconstruction et de la modernisation de la France.*

nouillère, à proximité les zones commerciales, les boutiques, le village administratif; à l'entrée, les zones de garages en plein air et les garages souterrains; plus loin, sur les versants orientés à l'est et au nord, les zones résidentielles, destinées aux chalets, villas, hôtels, pensions... Chaque résidence est implantée de façon à être reliée à une piste de ski, afin que les skieurs puissent, par gravitation, descendre au départ des remontées mécaniques et rejoindre à ski leur résidence. La station nouvelle se dissimule dans un paysage de forêts et de clairières.

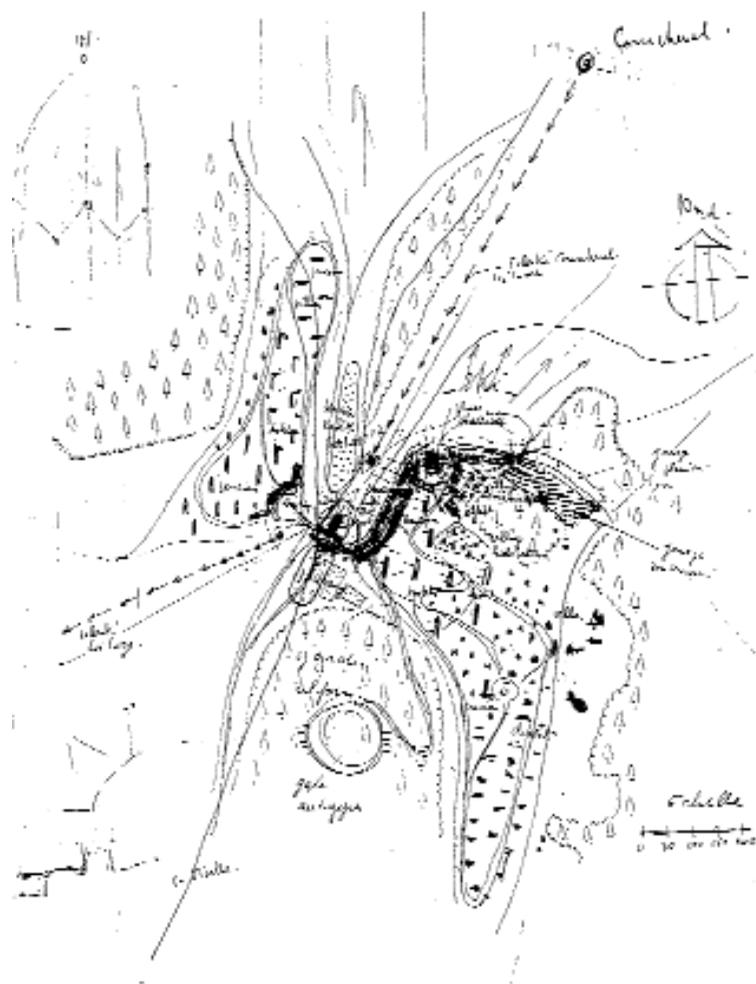
Laurent Chappis a expliqué ses choix : « Ce plan n'est fonction que du bon sens, de la topographie, qui conduit tout naturellement à des solutions inscrites sur le terrain, d'un raisonnement cartésien, et ne s'appuie sur aucun a priori. »

Les travaux de construction de la route d'accès à la station débutent dès l'été 1946. Les premiers skieurs sont accueillis fin 1947. Dix-huit mois d'intenses travaux concrétisent ce qui sera plus tard le modèle français de station de sports d'hiver.

## « L'atelier d'architecture à Courchevel », une architecture nouvelle

Les chantiers se multiplient dès le démarrage de la station. Pour y faire face, une équipe technique se constitue. Laurent Chappis est rejoint par Denys Pradelle, jeune architecte urbaniste et Jean-Marc Legrand, également architecte. Ensemble, ils forment *L'atelier d'architecture à Courchevel*. Choissant de résider sur le site de 1850, ils élaborent les projets au « contact direct avec le milieu local, avec l'architecture locale ». Ils inventent là une architecture nouvelle, « adaptée aux moyens et aux besoins inédits de citadins en altitude ». Cette simplicité, observée dans la construction des chalets et des villages existants est devenue pour eux le « fil conducteur permettant de débrouiller l'écheveau compliqué d'une réalisation moderne ».

Les expérimentations techniques sont multiples : « fondation, ruissellement de l'eau sur le sol, la question des couvertures et des chutes de la neige des toits sur les passants... essayant de repenser complètement cet habitat en montagne, sans nous inspirer des formes de l'habitat traditionnel, mais des conditions de cette vie nouvelle et des matériaux et de techniques nouvelles... » Les intentions premières quant à l'architecture sont résumées par les propos de Denys Pradelle : « Des masses bâties relativement modestes en hauteur par rapport aux bois environnants, des couvertures à un pan versant au nord et peu inclinées ou en terrasses afin de conserver longtemps la neige sur le toit... ce qui rend la station



*Esquisse du projet d'aménagement du site des Tovets (Courchevel 1850), dessiné sur le site par Laurent Chappis, mars 1946 (document Laurent Chappis).*

## Composer la station nouvelle

La construction des premières remontées mécaniques (le téléski de la Loze) et l'hôtel des Trois Vallées débutent dès l'été 1946. L'ingénieur départemental des Ponts et Chaussées, Maurice Michaud, confie au jeune urbaniste Laurent Chappis, une mission d'étude pour construire une station nouvelle sur la commune de Saint-Bon en Tarentaise. Il élabore un premier plan d'urbanisme au printemps 1946 qui prévoit une répartition fonctionnelle des différentes nécessités : le centre de la station est conçu pour être le point de convergence des pistes de ski, surnommé *La gre-*



discrète dans le paysage hivernal ; cependant que le déséquilibre ainsi créé entre la façade sud et la façade nord augmente la façade au soleil et réduit celle qui est au nord : du bio-climatisme avant la lettre...» Les premières réalisations peuvent être considérées comme autant de recherches pour concevoir une architecture de montagne adaptée aux nouvelles contraintes des sports d'hiver. Il en est ainsi du chalet des grands physiciens français Frédéric et Irène Joliot-Curie ou du chalet de l'industriel lorrain Georges Lang, construits chacun sur ces principes en 1949 et 1950, mais en ayant « plus recours à l'artisanat local » pour l'un et à « plus d'innovation technique » pour l'autre.

### L'école de Courchevel, une pensée raisonnée pour construire en montagne

Huit ans après les premiers chantiers, en 1955, l'équipe des urbanistes et des architectes présente l'ensemble de leur démarche dans une brochure du Ministère de la Reconstruction et du Logement. Leurs travaux constituent un véritable « manifeste » de l'architecture moderne en montagne. On parlera désormais de *L'école de Courchevel*, et même « d'une révolution dans l'art de bâtir en montagne car, au chalet savoyard classique au toit à deux pans, elle a substitué un style nouveau adapté aux modes de constructions actuelles et aux besoins d'une clientèle de séjour de courte durée », comme le soulignera encore en 1970 Georges Cumin, ingénieur au SEATM (Service d'Etude et d'Aménagement Touristique de la Montagne).

Pour la première fois, sur un même site, la cohérence des aménagements nécessaires à une station de sports d'hiver, est développée. Courchevel, *station idéale* et *laboratoire d'idées* devient la référence pour l'équipement hivernal de la montagne en France, comme dans le monde.

### Un patrimoine menacé

Courchevel 1850 a évolué depuis son origine en 1945. L'idée d'une station nouvelle composée d'un *village* pour amateurs de neige et d'air pur, faite de chalets et de résidences disséminés dans la forêt, s'est effacée. Avec le succès commercial est venu le règne de l'image. « *Les boursoffleurs de l'argent* », selon l'expression élégante qu'aimait employer Denys Pradelle, se sont imposées partout, sur tous les édifices nouveaux transformés allègrement depuis les années 80.

La densification des lots et l'extension des zones urbanisables ont été préférées aux principes d'urbanisme en vigueur. L'*image nouvelle* de la station repose sur un *renouvellement* de

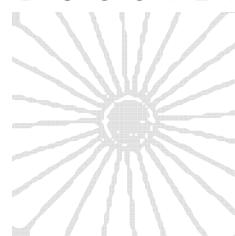
l'architecture imposé par des surélévations et des choix formels importés d'ailleurs ou puisant leurs références dans un passé révolu. Les réalisations ne proposent plus que de fausses imitations, au lieu d'une architecture fondée sur la recherche de la tradition et de l'authenticité, au service de la vie moderne.

### Reconnaître et protéger

Face à l'accélération de cette transformation, les témoins architecturaux de cette épopée sont pour la plupart menacés de disparition. La nécessité de préserver quelques témoins de cette épopée apparaît aujourd'hui évidente.

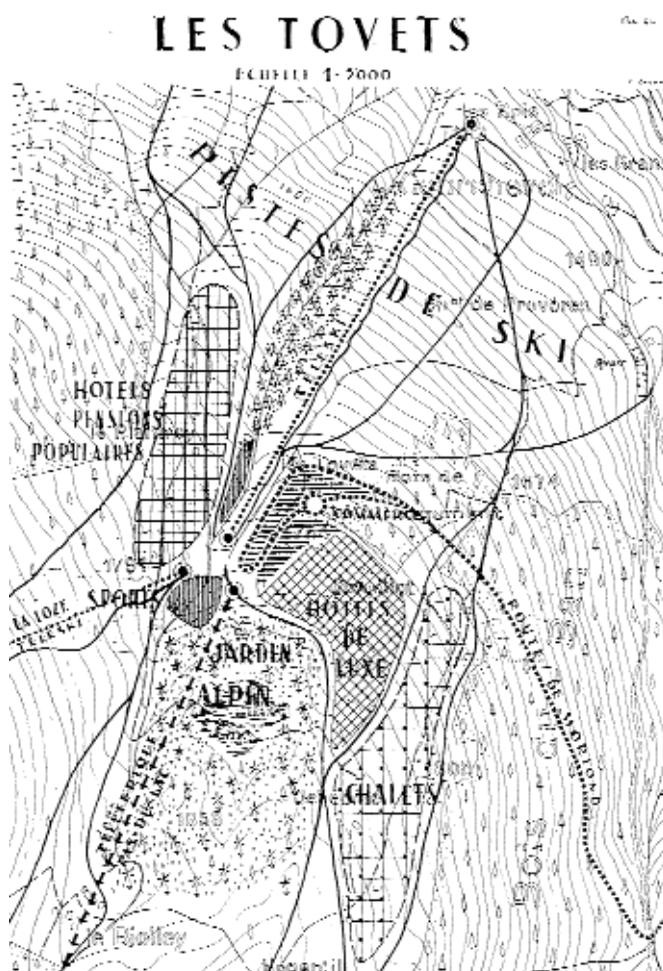
A l'initiative de la DRAC Rhône-Alpes, un inventaire général de la station de Courchevel 1850 a été réalisé en 1996<sup>1</sup> par l'Ecole d'Architecture de Grenoble. Les principes de composition et d'évolution de l'urbanisme ont été mis en évidence. Les différentes typologies architecturales ont été identifiées ; cet inventaire a permis de sélectionner les réalisations les plus remarquables.

Il est envisagé désormais de protéger, au titre des Monuments Historiques, quelques-uns de ces *spécimens* d'architecture et d'inscrire l'ensemble de cette pensée et de ses réalisations au cœur du patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle, à la demande de plusieurs propriétaires de chalets de Courchevel 1850, en concertation avec la DRAC Rhône-Alpes et la commune de Saint-Bon Courchevel.

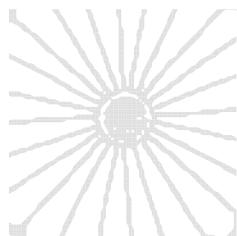


A gauche, « Le Petit navire », chalet de Denys Pradelle au lotissement des Chenus en 1954 (cliché Pierre Jomain, architecte collaborateur de Laurent Chappis).

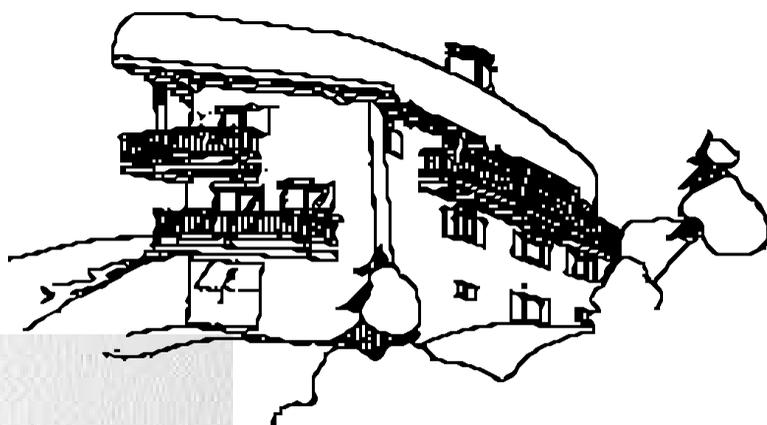
1. Mission d'inventaire confiée à l'atelier architecture paysage montagne de l'Ecole d'architecture de Grenoble, coordonnée par J.-F. Lyon-Caen, avec la collaboration de Jean-Paul Brusson (architecte), l'assistance technique de Catherine Salomon-Pelen et Aude Bonnefond (architectes) et les conseils de Françoise Véry (professeur à l'EAG).



Avant-projet d'aménagement des Tovets (Courchevel 1850), dessiné par Laurent Chappis, mai 1946 (document Laurent Chappis).



# Chalet Joliot-Curie, chalet de vacances



*Chalet Joliot-Curie  
en 1953  
(cliché Pierre Jomain).*

**L**e chalet personnel de vacances des physiciens Frédéric Joliot-Curie (1900-1958) et Irène Joliot-Curie (1897-1956) est l'un des premiers projets étudiés par Denys Pradelle.

Trois esquisses successives sont dessinées par Denys Pradelle entre mars et mai 1949, toutes dressées suivant un plan tramé tous les 50 cm. La première esquisse propose un *chalet à pattes*. Mais les Joliot-Curie préfèrent une construction plus *rustique*, utilisant toute la déclivité du terrain. Le chantier se déroule entre juillet 1949 et septembre 1950, faisant l'objet d'une multitude de plans détaillés et d'une intense correspondance entre l'architecte et Irène Joliot-Curie.

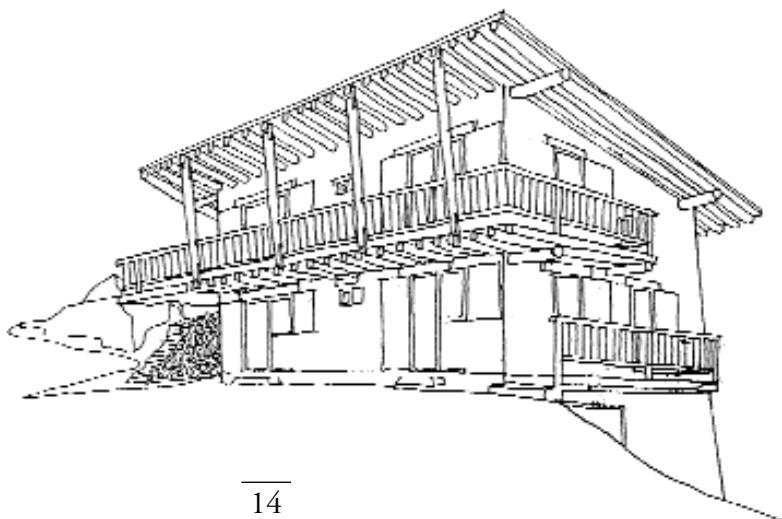
Le chalet comprend trois niveaux, de plain-pied, reliés au sol par des terrasses prenant appui sur les rochers affleurants du sol. Le plan est rectangulaire (5 m x 10,70 m) ; au sous-sol, le garage, la chaufferie et la cave ; au rez-de-chaussée, deux chambres et les sanitaires ; à l'étage supérieur, dans le volume de la toiture, le séjour avec une cheminée en maçonnerie de pierres, le coin cuisine, une chambre et des sanitaires ; sur le devant du chalet, en façade, une double galerie protégée par l'avancée de la toiture.

La construction est en maçonnerie de pierres appareillées, avec un plancher en béton armé entre le sous-sol et le rez-de-chaussée et un plancher en bois ronds entre le rez-de-chaussée et l'étage. La charpente est en bois ronds de sapin. La toiture est faite d'un seul versant incliné vers l'arrière avec une faible pente. La couverture, en tôles galvanisées type *rubafar*, est mise en œuvre par le charpentier Jean Chedal, pour qui ce fut la première « *toiture surmontée d'une couverture* ». L'aménagement intérieur fait aussi partie du travail de l'architecte qui dessine et fait réaliser tous les mobiliers (étagères, tables, chaises, cheminée, trappes...).

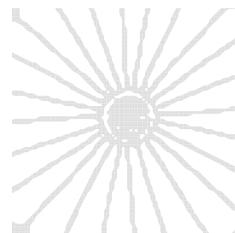


*Ci-dessus, à droite, Chalet Joliot-Curie en 1996.*

*Dessins : vues perspectives de l'esquisse définitive du chalet Joliot-Curie, mai 1949. Dessin de Denys Pradelle (Archives départementales de la Savoie, fonds AAM).*



# Chalet lang, le « chalet à pattes »



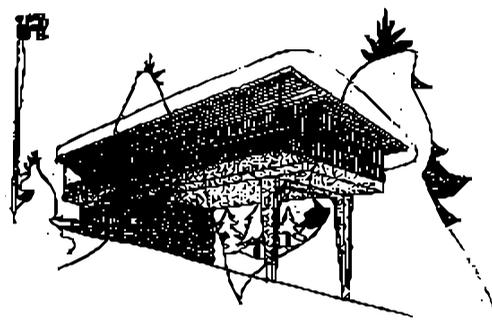
Après avoir pris contact en mars 1949 avec Laurent Chappis, urbaniste de la station, Georges Lang, industriel à Remiremont dans les Vosges, acquiert, en janvier 1950, un lot dans le lotissement de Bellecôte à Courchevel 1850. Il confie l'étude de son projet pour un chalet de famille à l'architecte Denys Pradelle, à qui Laurent Chapuis avait demandé de faire les premiers croquis en janvier 1950.

Denys Pradelle propose six esquisses successives entre février et mars 1950. L'évolution des projets est dictée par l'observation des lieux : « lors du rendez-vous sur place, nous avons été conduits à reporter la salle de séjour le plus haut possible afin de n'être pas par la suite obligés d'abattre les sapins si précieux... l'expérience des hautes neiges de cette année nous a fait renoncer au garage accessible par la route basse, accès qui nécessiterait une entrée en tranchée... nous avons cherché à ouvrir la salle de séjour sur le maximum de vues dégagées par la surélévation... et nous avons considéré comme la meilleure solution celle qui expose le maximum des autres pièces au soleil du midi... nous en sommes venus alors à la solution qui supprime une partie des substructions en posant une aile du chalet sur pilotis, la résidence s'étalant alors toute entière au niveau des cimes des sapins... ». Le projet convient aussitôt à Georges Lang qui trouve « le projet épatant, d'une conception hardie, permettant d'allier l'élégance au confort maximum ».



Salle de séjour du chalet Lang, 1954.

fixée sur la dalle de plancher. Les murs sont composites en bois avec un isolant en paille comprimée. La couverture est à un seul versant incliné de faible pente au nord-ouest et recouverte en zinc.



Vue perspective de l'esquisse définitive du chalet Lang, mars 1950, dessin Denys Pradelle (Archives départementales de la Savoie, fonds AAM).



La façade principale sud-est est longée par le balcon en bois, comprenant un escalier extérieur escamotable. Les menuiseries extérieures sont équipées de volets d'occultation : contrevents coulissants verticalement devant l'allège faits en bois de contreplaqué recouverts d'aluminium.

A l'intérieur, Denys Pradelle prévoit tous les aménagements : la cheminée en tôle de cuivre et maçonnerie de pierres, la carte en relief installée dans un cadre en bois approprié, la lampe sur pied et l'abat-jour qui doit être décoré par Samivel, les chaises qui reprennent des modèles conçus par Charlotte Perriand, et des fauteuils dessinés par Denys Pradelle lui-même.

Jean-François Lyon-Caen

Chalet lang en 1954 (en haut, à gauche) et en 1996 (ci-dessous).

Le procédé constructif est mixte, combinant une structure en béton armé fondée au sol et une superstructure de type préfabriqué. L'ensemble est inspiré par des contacts établis entre Pradelle et l'atelier Lodz à Paris, grâce à la présence à Courchevel, d'un élève stagiaire architecte. Le chantier se déroule entre août et décembre 1950.

Le chalet comprend un seul niveau reposant sur une dalle en béton armé portée à l'amont par un socle maçonné en pierres et à l'aval par un portique trapézoïdal en béton armé. La charpente en bois repose sur une ossature métallique





## É D I F I C E S

### Réunion sur le patrimoine fortifié alpin à Lanslebourg-Mont-cenis

Sous la présidence de René Girard et sous l'égide de la Conférence des Alpes franco-italiennes (CAFI), une réunion sur le patrimoine fortifié alpin s'est tenue à la Maison franco-italienne de Lanslebourg-Mont-Cenis le 10 octobre 2000. Cette réunion des acteurs du patrimoine fortifié alpin transfrontalier avait pour objet la présentation du bilan intermédiaire de l'étude sur la valorisation de ce patrimoine et a permis des échanges fructueux entre les acteurs français et italiens. Cette rencontre a également été l'occasion de présenter l'actualité du fort de Ronce situé au col du Mont-Cenis à 30 minutes à pied du lieu-dit des Fontainettes. Des travaux de réhabilitation ont commencé en juin 2000 et

### Une mission de valorisation pour un patrimoine remarquable

Les Alpes franco-italiennes recèlent de nombreuses fortifications qui sont les témoins de l'histoire de ce territoire commun. Quelques exemples en témoignent, tels la barrière de l'Esseillon (Savoie), Briançon (Hautes-Alpes), les ouvrages de la vallée de l'Ubaye (Alpes de Haute-Provence), du col de Tende (Alpes-Maritimes), de Fenestrelle, d'Exilles et de Vinadio (Italie).

L'importance et la diversité de ce patrimoine sont indéniables. Aussi, les départements de la Savoie, des Hautes-Alpes et des Alpes-Maritimes ont obtenu un financement (dans le cadre du programme Interreg II) pour réaliser une mission sur la valorisation du patrimoine fortifié des Alpes franco-italiennes. Sous l'égide de la Conférence des Alpes franco-italiennes (CAFI\*), la Savoie est le chef de file de cette opération co-pilotée par la Mission Développement Prospective (MDP), la Conservation Départementale du Patrimoine et la Facim.

\* (La CAFI regroupe les collectivités territoriales limitrophes de la frontière franco-italiennes).

Cette mission a débuté en juin 2000 et s'achèvera à l'été 2001. Elle s'inscrit dans la logique des travaux franco-italiens déjà engagés autour de cette thématique du patrimoine fortifié.

### Objectifs et méthodologie

La mission vise à proposer une véritable politique de valorisation culturelle et touristique d'un patrimoine remarquable, qui pourra être mise en œuvre par l'ensemble des partenaires sur le territoire de la frontière. Pour cela, plusieurs étapes sont nécessaires :

- Proposer une définition du champ patrimonial concerné qui prend en compte la diversité des éléments fortifiés de ce territoire alpin.
- Réaliser un recensement et une analyse des activités et des potentialités des différents sites.
- Faire des propositions quant aux modalités d'une mise en réseau des acteurs et des sites et aux possibilités d'actions communes sur ce territoire transfrontalier.

### Comment définir le patrimoine fortifié des Alpes franco-italiennes ?

On retrouve une multitude d'approches du patrimoine fortifié sous-tendues par une définition typologique des ouvrages qui se décline suivant :

- **Les époques de fortification.** Les châteaux-forts, les ouvrages bastionnés, les forts du XIX<sup>e</sup> siècle ou les ouvrages des lignes Maginot ou Vallo Alpino.
- **L'altitude.** Les forts de vallées, les forts d'altitude.
- **Le rôle des éléments fortifiés.** Défense d'un territoire et d'une frontière, contrôle des voies de communication.

Toutes ces approches sont nécessaires et complémentaires, mais elles ne suffisent pas à rendre compte du patrimoine fortifié alpin franco-italien dans sa globalité et à en proposer une interprétation commune. Il faut donc dépasser cette classification et ces spécificités pour rechercher ce qui en fait un ensemble cohérent. C'est pourquoi, dans cette mission, le patrimoine fortifié est envisagé d'un point de vue anthropologique, selon trois concepts clés :

*Chantier de restauration du Fort de Ronce, maîtrise d'ouvrage commune de Lanslebourg-Mont-Cenis, cliché Cdp.*



s'achèveront à l'été 2001. Quatre millions de francs seront engagés dans ce projet visant à ouvrir le fort aux visiteurs. La commune de Lanslebourg en est le maître d'ouvrage et bénéficie à ce titre d'une assistance technique de la Grande Traversée des Alpes.

*I. F. (MDP)*

### Chemins du baroque, été 2000, FACIM

Malgré une fréquentation stationnaire des visites guidées ponctuelles, la saison peut être considérée comme satisfaisante (+11% globalement). Les nouvelles formules proposées (promenades peu ordinaires, nouveau

spectacle sur le thème de l'art baroque) contribuent à cette évolution positive de même que le secteur des groupes constitués dont l'importance devient significative en pleine saison. Le développement des forfaits « circuits plus concert » en collaboration avec le festival de Musique et d'Art Baroque

en Tarentaise comme avec les Fêtes Musicales de Savoie, outre une contribution même modeste à la fréquentation d'ensemble, semble intéresser de plus en plus d'amateurs séduits par le mariage culturel entre l'architecture, l'art baroque et la musique. Le spectacle *Rêves de*

*sculpteur*, mis en scène par Daniel Gros et programmé dans une douzaine de localités, a permis, quant à lui, à un millier de personnes (estivants et savoyards) de découvrir sous un jour concret, vivant et esthétique, bien des facettes de l'art baroque.

*M. D. (FACIM)*



• **La fortification** entendue comme la réalisation d'ouvrages exécutés pour la défense ou l'attaque d'une position militaire, quelle que soit l'époque, de l'Antiquité aux ouvrages de la dernière guerre.

• **La frontière** et son histoire dans les Alpes franco-italiennes.

• **Le caractère alpin.**

Ainsi, ces concepts placent le patrimoine fortifié au centre d'une interprétation plurielle et multidisciplinaire qui révèle :

• **Une dimension architecturale** (évolution des formes de fortification, des modes de construction, des architectes...).

• **Une dimension militaire et stratégique** (poliorcétique, guerre en montagne).

• **Une dimension géopolitique et historique** (inter-relations entre histoires nationales et histoires régionales et locales, enjeux politiques...).

• **Une dimension économique et de développement** (aménagement et désenclavement des vallées par l'armée, ressources pour les populations locales...).

• **Une dimension sociologique et culturelle** (vie quotidienne dans les forts, relations avec les populations locales, vécu de la frontière, notion de région culturelle, de communautés alpines...).

• **Une dimension philosophique, symbolique et mythique** (la notion de frontière, la construction de l'Europe, image de force, légendes liées à la vie dans les forts...).

Inscrire l'interprétation du patrimoine fortifié des Alpes franco-italiennes dans une démarche anthropologique permet de créer un lien entre les sites, de les replacer dans une continuité et de constituer un discours culturel commun cohérent qui renforce le sens, l'identité et la force d'évocation de chaque élément fortifié. Cette démarche permettra d'effectuer des choix de mise en valeur fondés et argumentés pour un développement durable, dans la perspective d'un programme d'échanges Interreg III.

Isabelle Faure



Fort de Ronce, ancien Forte Roncia, piazza militare del Moncenicio, Lanslebourg-Mont-Cenis, cliché Cdp.



Table d'hôtes au fort de la Platte, Bourg-Saint-Maurice, cliché Pascal Lemaître, FACIM.

### Séminaire Interreg II à Briançon

Pendant les journées des 7 et 8 septembre 2000, a été organisé à Briançon le 3<sup>e</sup> séminaire d'échange de savoir-faire et de technicité prévu dans le programme Interreg II, le *patrimoine fortifié, un chantier à l'échelle de l'Europe*. Après ceux d'Aussois en Maurienne, d'Exilles et de Fenestrelle en Piémont, les forts du Briançonnais ont servi de supports à une quarantaine de professionnels, élus et responsables d'association de valorisation du patrimoine, pour mieux appréhender les parti-pris choisis pour restaurer, réutiliser et animer ces vieilles pierres. Dans les Hautes-Alpes, la diver-

sité des lieux a permis d'analyser des expériences très différentes : Montdauphin, site gigantesque géré par la CNMHS, le fort de l'Enlon, commune de Val-des-Prés, sentinelle de haute altitude qui sera bientôt aménagée pour l'accueil des randonneurs, le fort des Trois-Têtes (Ministère de la Défense) et le fort des Salettes entièrement restauré par les bénévoles de l'association du Vieux Manoir. Le succès de ces échanges sert de base aujourd'hui à la définition d'un futur programme de coopération transfrontalière dans le cadre du nouveau dispositif européen Interreg III qui sera opérationnel dès 2001.

### Pierres-Fortes de Savoie et Terres des Alpes, saison 2000

L'année 2000 aura été une bonne année pour *Pierres Fortes de Savoie*. Les chiffres de fréquentation sont en hausse constante depuis 1997, année de lancement du programme. 6800 visiteurs ont suivi les prestations proposées par la FACIM, soit une hausse de 20 % par rapport à 1999. Les

visites spectacles organisées au Château de Miolans et au fort Victor-Emmanuel ont accueilli 1700 spectateurs et confirment le bien-fondé d'une approche culturelle plus ludique. L'année 2000 a également été celle de l'ouverture au public du fort du Télégraphe à Valloire. L'événement devait être attendu de longue date puisque 950 personnes ont visité le fort lors des 10 visites guidées organisées.

*Terres des Alpes*, produit lancé par la FACIM en 1999, sur la thématique du patrimoine rural, poursuit sa lancée même si la thématique semble moins porteuse que celles consacrées à l'art baroque et aux fortifications. L'essentiel, quant au patrimoine rural, est de favoriser une véritable appropriation par les habitants et c'est vers cet objectif que la fondation consacre son effort.

Michel Dietlin



La Redoute Marie-Thérèse, commune d'Avrieux, ancienne place sarde de l'Esseillon, cliché Cdp.



*Il paese e la rocca fortificata di Exilles (Alte Valle di Susa).*



**E**xilles, una rocca fortificata da tempi antichissimi, posta a chiusura di un'importante via di comunicazione, per centinaia di anni è contesa tra due forze rivali: Savoia e Delfinato. Il forte cresce nei secoli secondo l'evolversi dell'arte fortificatoria, raggiungendo la sua massima complessità alla fine del Settecento, quando Napoleone, conquistata la valle, lo fa radere al suolo. Nel 1815 i Savoia tornano nei loro territori; da un cumulo di macerie ancora una volta sorge un forte gigantesco e imponente come oggi lo vediamo, un forte che però non combatterà più.

Caserma, prigionia, luogo di reclutamento durante l'ultima guerra, nel 1943 viene abbandonato dai soldati; derubato e saccheggiato, il Forte di Exilles, si avvia come molti altri forti verso un inarrestabile declino che potrebbe compromettere definitivamente la sua struttura. Alla fine degli anni '70, nell'ambito di un rinato interesse nei confronti dell'architettura militare, la Regione Piemonte inizia un progressivo piano di recupero del monumento; sotto la direzione degli architetti Francesco Barrera e Agostino Magnaghi, procede un restauro filologico particolarmente attento alle caratteristiche costruttive, inizialmente mirato alla salvaguardia delle strutture più compromesse, successivamente al recupero funzionale dell'intero forte. Il 1996 segna un passo importante verso la rinascita: una convenzione tra la Regione Piemonte e il Museo Nazionale della Montagna di Torino definisce le linee principali per la futura gestione del monumento, e nel luglio del 2000 il Forte di Exilles è finalmente riaperto al pubblico.

Un ampio percorso di visita consente la scoperta dell'opera architettonica nella sua complessità; due aree museali raccontano l'antichissima storia del forte e delle truppe alpine.

Fortificazioni e uniformi militari sono due temi difficili da proporre al grande pubblico, reale è il pericolo di cadere in argomenti troppo specialistici e di ottenere un museo per gli addetti ai lavori, poco interessante e coinvolgente per la maggior parte dei visitatori che per la prima volta si avvicinano a questi temi. Per superare il problema si è usciti dagli schemi della museografia tradizionale affidando l'incarico di allestimento all'artista Richi Ferrero.

## Exilles : la rinascita di un forte

La storia del forte è narrata attraverso sei plastici, che dal Cinquecento a oggi segnano le principali trasformazioni del monumento, e da schizzi, mappe, disegni che ripercorrono fasi costruttive e alternanze politiche. Pesantezza e leggerezza degli elementi espositivi giocano con l'architettura del luogo riproponendo materiali grezzi, dalle forme essenziali, tipici del mondo militare quali ferro, acciaio, legno. A spezzare il rigore del tema, a metà del percorso espositivo, un flusso d'immagini, proiettate direttamente sul muro, coinvolgono lo spettatore in una visione più intima del forte che non è solo una macchina da guerra, il prodotto della perizia di architetti e ingegneri, ma luogo dove per secoli migliaia di uomini hanno vissuto, combattuto e sofferto.

Nel Fronte principale delle Cannoniere, quarantaquattro uniformi indossate da soldati di pietra sfilano imponenti in immensi acquari di cristallo; al loro fianco scorre un nastro continuo alto quasi due metri, pagine di un libro illustrato da delicati acquarelli, quasi un libro per bambini, che narra la storia degli Alpini. A complemento dell'esposizione della collezione, sei scene fisse, come fermate di un sacro monte, narrano, in modo assolutamente teatrale, la storia dell'uomo-soldato, le sue emozioni, paure, speranze, i ricordi lontani. Dai muri escono memorie di suoni, canti, rumori, echi lontani che, uniti alle immagini proiettate sulle scene come a formare grandi quadri, creano un'atmosfera altamente suggestiva. Un modo nuovo per superare la semplice esposizione del reperto e narrare una storia che superi i confini nazionali e temporali, e sia in grado di comunicare a tutti indipendentemente dall'età e dalla nazionalità, una storia difficile, la storia dell'uomo e la guerra.

L'enorme successo di pubblico dei primi mesi d'apertura ha confermato il grande fascino del monumento e l'interesse per gli allestimenti proposti, servendo da stimolo per nuove iniziative e il proseguimento di questa avventura.

*Cristina Nata-Solerti*

### Forte di exilles

0122.58270.

Da maggio a settembre

10,30/18,30

chiuso il lunedì.

Da ottobre ad aprile

10,30/14,30

chiuso il lunedì.

Ingressi :

intero L. 10.000

ridotto 7.000

ridotto speciale gruppi

scuolastici L. 3.000.



*Lo spigolo sud-occidentale del fronte occidentale.*

*Truppe Alpine, area museale: storia dell'uomo e la guerra.*

*Referenze fotografiche : Forte di Exilles, Museo Nazionale della Montagna, Torino.*



# le château des comtes de Savoie au Bourget-du-Lac

## Etude du rez-de-chaussée de la tour nord ouest

ARCHÉOLOGIE



La résidence d'agrément des comtes de Savoie occupe l'extrémité méridionale du lac du Bourget. En 1248, le prieuré clunisien du Bourget vend une terre au comte de Savoie Amédée IV pour que son frère Thomas II puisse construire une maison et un vivier, le tout entouré de soixante-dix pieds de terre (Marie-Thérèse Pio, *Le château du Bourget-du-Lac, Châteaux médiévaux en Rhône-Alpes*, Lyon, 1990, p. 116-119). La construction de ce château remonte à la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Les premiers témoignages écrits, issus des comptes de construction conservés dans les comptes de la châtellenie du Bourget, sont rédigés une quarantaine d'année plus tard. Le premier, daté de 1289, indique la construction d'une *domus nova* du côté de la Leysse. La chronologie de l'édification du château ne trouve pas dans ces écrits de données satisfaisantes. Ces comptes, étudiés par Sandrine Philibert, apportent en effet de riches informations sur les hommes qui participent à cette construction ou sur les matériaux employés, mais fort peu sur le déroulement des travaux. Ils décrivent néanmoins des aménagements importants qui sont réalisés au cours du XIV<sup>e</sup> siècle et pendant une partie du XV<sup>e</sup> siècle. Ce château fut donc plusieurs fois agrandi et remanié par les comtes de Savoie, avant d'être délaissé dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle au profit des rives du Léman, où est bâti le château de Ripaille.

Le château est érigé à l'embouchure de la Leysse. Le plan présente un aspect irrégulier. Il s'agit d'un quadrilatère délimité par un mur de courtine rythmé par quatre tours, au nord et à l'est (le relevé du plan a été effectué en 1975-1976 par Bernard Manipoud - ERA 26 du CNRS, Université Lyon II - puis une étude globale a été réalisée entre 1980 et 1982 par M.-T. Pio). Cette résidence possède tous les attributs d'un château-fort – tours, courtines, pont-levis, fossés – alors qu'il s'agit strictement d'une résidence de plaisance. L'espace central est vide de constructions en élévation. Cependant, des structures dérasées sont visibles, notamment au nord-ouest.

La fouille du rez-de-chaussée de la tour nord-ouest constitue la quatrième campagne de travaux réalisés en vue de la réhabilitation du site par les Monuments Historiques (entre 1990 et 1993 : travaux de consolidation des tours nord-ouest et nord, avec pose d'une dalle étanche en béton armée sur chacune et de la partie nord-ouest de l'enceinte ; en 1998, restauration de la tour est). Cette nouvelle intervention qui s'est déroulée en avril et mai 2000 visait à reconstituer un plancher entre le rez-de-chaussée et le premier étage, afin de créer un espace d'exposition permanent.

Cette tour possédait quatre niveaux, le rez-de-chaussée et trois étages, desservis par un escalier à vis aménagé dans l'épaisseur du mur,

à l'angle sud-est du bâtiment. La fouille du rez-de-chaussée a permis de mettre en évidence un espace dont seul le plan était connu par les travaux de B. Manipoud. On accède à cette salle par un passage, dont les parois sont recouvertes d'un badigeon blanc, aménagé dans le mur oriental de la tour, qui communique actuellement avec une salle basse voûtée. On pénètre dans ce couloir par une porte en arc brisé chanfreiné, identique à celui de la porte principale ouvrant au premier étage. La porte inférieure est, quant à elle, surmontée d'un arc surbaissé chanfreiné. Ces détails architecturaux placent la construction de cet ouvrage dans les réalisations du XIV<sup>e</sup> siècle.

Quatre fenêtres meurtrières sont aménagées dans chacun des murs du périmètre. Les appuis sont en pierres froides (calcaire) alors que piédroits et clavaux sont en molasse. La partie supérieure de chaque fenêtre est constituée de linteaux superposés en encorbellement.

Les empochements de la poutre centrale et des deux muraillères, comparés au niveau des enduits restant, permettent une restitution du plancher qui séparait rez-de-chaussée et premier étage.

Le rez-de-chaussée était comblé par plusieurs couches issues de la destruction des maçonneries de la tour. Le mobilier découvert dans ces remblais se compose d'un ensemble lapidaire important (pierres de parement, vis d'un escalier, fragments de coussièges, corbeaux), de briques qui appartenaient aux cloisons intérieures et d'éléments de couverture (tuiles plates, tuiles canal et ardoises). Quelques clous constituent le maigre témoignage des éléments d'assemblages, largement mentionnés dans les textes, mais peu représentés dans les différentes couches. Enfin, le lot le plus important est constitué par des carreaux de pavement qui augmentent considérablement la collection déjà connue depuis les fouilles des années soixante-dix : carreaux bruts, carreaux à glaçure monochrome, carreaux à décor à engobe (géométrique, fleur de lys, quintefleur, figuré).

Isabelle Parron

A l'initiative de la commune du Bourget-du-Lac, la valorisation de la tour nord-ouest a été engagée : en complément de la fouille du rez-de-chaussée, un plancher a été réalisé au niveau 1 de la tour pour améliorer l'accueil du public. Une exposition présentant les travaux archéologiques et les différentes études sur le site castral du Bourget y a été installée pendant l'été 2000 avec le concours de la Conservation Départementale du Patrimoine, de la FACIM et du Conservatoire du Patrimoine Naturel.

*Carreau de sol avec décor de quintefleur, cliché CERIAH (Centre d'Etudes, de Recherches et d'Information en Archéologie et Histoire).*



*Le château du Bourget, aquarelle de Prosper Dunant, 1817 (coll. particulière).*



# La tour de Bérold



**L**a tour du Châtel en Maurienne (propriété de la commune de Le Châtel) fait partie des sites castraux retenus dans le cadre du programme *Pierres Fortes de Savoie*, qui valorise le patrimoine fortifié du département de la Savoie. Cette tour est, en effet, remarquable à plus d'un titre. Ce monument constitue un point visuel fort dans le paysage maurienais, dominant la vallée de l'Arc et l'ancienne cité épiscopale de Saint-Jean-de-Maurienne de près de 300 mètres. Elle possède un caractère symbolique particulièrement important puisqu'elle est considérée comme le berceau de la Maison de Savoie et porte ainsi le nom de son légendaire fondateur, Bérold de Saxe.

La présentation au public de ce lieu privilégié de sensibilisation à l'histoire médiévale a nécessité une étude d'ensemble du site tant sur le plan historique qu'archéologique. Ces travaux, initiés par le Service Régional de l'Archéologie, ont été coordonnés par Marie-Pierre Feuillet ; la recherche en archives a été menée par Sophie Savay-Guerraz et l'étude archéologique confiée à Isabelle Parron.

La tour du Châtel est un édifice atypique et déconcertant qui a été daté successivement des époques romaine, carolingienne ou « sarrasine ». Les parements extérieurs, rythmés par plusieurs assises de lauses débordantes, participent fortement à la singularité de ce monument. La relecture des sources écrites indique l'existence du château dès le XII<sup>e</sup> siècle : en 1184, la charge du prieuré *Beate Maria de Castro*, en contrebas de la tour, est confiée à la mense capitulaire. Les études architecturales et archéologiques renforcent le caractère

exceptionnel du site. La construction du plan quadrangulaire est régie par des principes de métrologie qui dépassent de loin l'érudition d'un simple maçon. L'analyse archéologique des sols apporte des informations qui complètent les données recueillies sur le monument. La lecture stratigraphique des sondages n'indique pas de zone d'occupation précise, tout au plus des zones de fréquentation. En revanche, des couches liées à la construction ont été mises au jour : zone de stockage de matériaux, aire de gâchage du mortier... Des analyses physico-chimiques effectuées sur différents vestiges, il ressort que la construction de la tour pourrait avoir débuté au plus tard à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Cet édifice reste un des plus anciens édifices castraux de la région Rhône-Alpes, érigé pour marquer le paysage et établir ainsi précisément la puissance des personnes qui l'ont fait bâtir, car la question qui subsiste concerne le commanditaire d'une telle construction.

Isabelle Parron

La Tour du Châtel classée Monument Historique, commune de Le Châtel.



## 9<sup>e</sup> colloque international, les Alpes dans l'Antiquité La métallurgie dans les Alpes occidentales, des origines à l'an mil. Extraction, transformation, commerce



Poignard, hallebarde, "sorcier" aux poignards, gravures rupestres du Mont Bégo, Tende, Alpes-Maritimes, cliché Cdp.

Les colloques internationaux sur les Alpes dans l'Antiquité sont organisés tous les trois ans, alternativement en Italie, en Suisse et en France. Ils sont élaborés sous l'impulsion de la Société de Préhistoire et d'Archéologie du Val d'Aoste par un comité scientifique composé de chercheurs appartenant à des institutions italiennes, françaises et suisses, auquel participe la Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie. L'originalité de ces colloques réside dans le fait qu'ils sont à la fois thématiques et diachroniques, permettant ainsi aux spécialistes alpins de Préhistoire, de

l'Époque romaine et du Moyen-Âge de connaître leurs recherches respectives et de considérer l'histoire des Alpes dans sa continuité. Le 9<sup>e</sup> colloque, tenu au Musée des Merveilles à Tende, dans les Alpes-Maritimes, au mois de septembre, a réuni de nombreux chercheurs et amateurs autour du thème de la métallurgie. Des communications sur les mines et la métallurgie du cuivre, sur la métallurgie du bronze et du fer, sur les techniques d'extraction, sur la composition et la circulation des objets ont retenu toute l'attention des participants. Deux ateliers d'archéologie expérimentale, une

fonderie du début des âges des métaux et un atelier de fondeur de bronze d'il y a 3000 ans, reconstitués par des archéologues expérimentateurs, permettaient au public d'appréhender les gestes, techniques et savoir-faires des premiers métallurgistes. Une exposition, *Les Alpes au temps de Mimos - Armes et bijoux des béros du Mont-Bégo*, présentait les modes de vie, les rites et la métallurgie des premiers âges des métaux, mettant en valeur le rôle essentiel et parfois symbolique qu'ont tenu les premiers objets de métal. La métallurgie, apparue aux environs de 3000 ans avant J.-C. dans les Alpes occidentales, a progressivement provoqué un changement culturel important dans

les civilisations alpines en bouleversant leur structure sociale et économique. En effet, le travail du métal eut pour conséquence l'émergence de nouveaux métiers et l'accélération de la hiérarchisation de la société. Il y eut des prospecteurs à la recherche du minerai, des artisans, maîtres du feu, pour le transformer en outils, parures et armes, des colporteurs pour diffuser la production. La recherche et l'exploitation du minerai a joué un rôle non négligeable dans le processus d'occupation et d'installation des populations dans les hautes vallées alpines, à proximité des gisements et des cols permettant les échanges.

Françoise Ballet

## ARCHÉOLOGIE



Planche de la  
Topographie Française,  
par Claude Chastillon,  
éditée en 1641  
chez Jean Boisseau, Paris.



On découvre également les grands monuments érigés au XIX<sup>e</sup> siècle, tels que le Palais de Justice, l'Hôtel de Ville ou encore le Musée-Bibliothèque. La ville, c'est aussi les écoles, les hôpitaux, évoqués par nombre de photographies et de plans permettant de bien comprendre comment la ville s'est ouverte mais aussi unifiée avec des quartiers bien repérés. Elle se développe plus largement encore avec l'arrivée du chemin de fer. Carrefour important pour le trafic, Chambéry choisit d'installer la gare à la Cassine, à l'écart de la ville, afin de permettre le développement d'un nouveau quartier à *l'angle des terres*. Le quartier d'Angleterre connaîtra dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle une forte croissance car on a besoin d'entrepôts commerciaux et de logements pour les employés du chemin de fer. La gare est achevée en 1856. En 1906, la compagnie P.L.M. entreprend la construction d'une grande rotonde S.N.C.F. destinée à l'entretien des loco-

motives. Cette rotonde s'inspire de l'architecture métallique nouvelle popularisée par G. Eiffel. Elle entre en service en 1910.

Une salle est entièrement consacrée au XX<sup>e</sup> siècle, illustré notamment par plusieurs maquettes d'architectes contemporains et un reportage photographique de R. Rosenau sur l'architecture contemporaine à Chambéry. Ce XX<sup>e</sup> siècle fait d'ombre et de lumière est marqué par le bombardement de Chambéry (26 mai 1944). La reconstruction qui s'en suivit, considérable, toucha tout le nord de la ville et fait se juxtaposer aujourd'hui un centre ville ancien (secteur sauvegardé) et des immeubles à l'architecture contemporaine. La grande mutation du XX<sup>e</sup> siècle étend la ville en direction des collines avoisinantes. Tout d'abord, du côté de Lémenc où s'implante un habitat pavillonnaire, puis sur la colline de Bellevue où l'Office Public d'Habitations à Bon Marché construit une cité-jardin (1930). Les années 1950 verront se construire la cité du Biollay. Puis en 1961-62, le plateau agricole de Chambéry-le-Vieux est choisi pour recevoir un grand ensemble : la ZUP (Zone à Urbaniser en Priorité) de Chambéry-le-Haut. Ce quartier, situé dans un cadre montagneux agréable bien qu'un peu coupé du centre-ville, est aménagé par l'architecte J. Dubuisson. Il ne cesse encore aujourd'hui d'évoluer. Une sorte de centre-ville a été créé autour du Forum, où prennent place notamment une mairie de quartier (le Cristal, architecte J.-J. Morisseau, 1996-97) et un espace polyvalent (le Scarabée, architecte M. Soubeyrand-Chambre et Vibert, 1994).

Les nouveaux aménagements du centre-ville : si le secteur sauvegardé est créé en 1969, les grandes opérations des années 1980-90 concernent le quartier Curial avec la transformation de la caserne Curial en Espace Culturel A. Malraux (architecte M. Botta, 1983-1987), la création de la médiathèque Jean-Jacques Rousseau (architecte A. Galfetti, 1992-1993) et la restauration du Manège (architecte J.-J. Morisseau, 1991). Enfin, en 1999, deux chantiers importants s'ouvrent du côté du jardin du Verney : la création de la Cité de la Musique et des Beaux-Arts, et la construction du parking souterrain de la place du Palais de Justice.

Il est ainsi possible de mieux comprendre comment la ville s'est façonnée au cours des siècles. Jamais achevée, vivante, elle se remodèle en permanence, se reconstruit sur elle-même, ne cesse de croître et de mûrir. C'est une certaine culture, c'est un patrimoine qui ne doit pas qu'aux livres, mais aussi à l'air qu'on y respire et aux lieux qu'on y parcourt.

Véronique Frandon

### Château des Ducs de Savoie

Lors des Journées du Patrimoine des 16 et 17 septembre dernier, le château a accueilli environ 3000 visiteurs, malgré la restauration en cours de la Sainte-Chapelle et de ses vitraux. A l'initiative de la Préfecture et du Conseil Général de la Savoie, les "Salons d'honneurs" du château ont été exceptionnellement ouverts au public. Environ 1000 visiteurs ont découvert la rénovation de l'ancien "appartement impérial" et son précieux mobilier Jacob et Pothier, récemment restauré, grâce aux visites organisées par la Conservation départementale du Patrimoine et le service Ville d'Art et d'Histoire de Chambéry.

### "Le grand filon" à St-Georges-d'Hurtières



Le 10 décembre 2000, *Le grand filon*, parc de découverte minier, a été inauguré à St-Georges-d'Hurtières. Ce projet touristique et culturel est le fruit d'un partenariat entre le Syndicat Intercommunal pour le développement des Hurtières, l'association de l'Eco-Musée du pays des Hurtières et la commune de St-Georges-d'Hurtières, avec le concours de l'Union Européenne, de la région Rhône-Alpes, du Conseil général de la Savoie, enfin, de sponsors privés.

Pour en savoir plus,

- Tél. 04 79 36 11 05
- Fax 04 79 36 32 69
- Email : [infos@grand-filon.com](mailto:infos@grand-filon.com)
- Web : [grand-filon.com](http://grand-filon.com)

### Les secrets du mont Granier

*Une catastrophe naturelle du Moyen-Age au crible des investigations scientifiques.*

Une nuit de novembre 1248, un des plus formidables accidents géologiques de l'histoire rayait de la carte un très vaste territoire aux portes de Chambéry. Le souvenir de cet effondrement est resté ancré dans la mémoire collective.

Pour en savoir plus :

- Galerie Eurêka, Carré Curial à Chambéry.
- Accès gratuit et visites commentées.
- Tél. 04 79 60 04 25

### Les Primitifs de Savoie

Exposition  
au Musée Savoisien  
tél. 04 79 33 44 48.



# Chambéry, mémoire d'une ville, d'un millénaire à l'autre

EXPOSITIONS



ACTUALITES

Les visiteurs peuvent commencer leur parcours par une première grande salle, où, à l'aide d'une maquette du site chambérien et d'une photographie aérienne de la commune, ils situent la ville de Chambéry entre les reliefs environnants et s'aperçoivent de l'étroitesse de la cluse. De plus, la ville s'est implantée dans un lieu marécageux, traversé par deux cours d'eau : la Leysse et son affluent, l'Albanne. Tous ces éléments vont avoir des conséquences importantes sur son développement urbain.

Si l'on ne connaît à peu près aucun vestige antique dans la ville de Chambéry, on sait que se situait sur la colline de Lémenc un sanctuaire (non localisé) dédié à Mercure. Au pied de la colline, dans les quartiers de Nézin et du Clos Savoiron, devait se trouver le relais d'étape de *Lemencum*. Une église, dont ne subsiste que la rotonde de la crypte située dans l'actuelle église de Lémenc, fut probablement érigée au X<sup>e</sup> ou XI<sup>e</sup> siècle. Cet édifice atteste de la christianisation du pays et de la présence d'une population importante pour l'époque dans la cluse de Chambéry.

Passant des premières installations de la colline de Lémenc à celle de Monjay, c'est ensuite l'histoire du château qui est proposée aux visiteurs autour d'une maquette le représentant à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Inséparable de l'histoire de la ville de Chambéry, qui s'est installée au pied de sa butte dès le XI<sup>e</sup> siècle, dont une partie est acquise en 1232 par le comte Thomas 1<sup>er</sup> de Savoie, le château devient possession du comte de Savoie, Amédée V, en 1295.

La petite cité médiévale était alors peut-être protégée par une enceinte, mais plus probablement par les « *murenches* », murs arrières des maisons. Au XIV<sup>e</sup> siècle, sous le règne d'Amédée VI dit le Comte Vert, la petite cité poursuit son développement et une vaste enceinte urbaine est construite. Elle sera achevée en 1444 et ensermera la ville jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La plupart des maisons sont de dimensions modestes, étroites en façade, se développant vers l'arrière, perpendiculairement à la rue (parcellaire en lanière). La vie s'organise surtout autour de la Grande Rue et de la rue Grenaterie (actuelle place Saint-Léger), cœur de la cité médiévale, sur laquelle on édifie des « *cabornes* » au XVI<sup>e</sup> siècle, allées couvertes bordées de petites boutiques. Au-delà des remparts, trois faubourgs se sont développés le long des trois voies principales convergeant vers Chambéry : celle de Turin et de l'Italie (faubourg Montmélian), celle de la France et du Dauphiné (faubourg Maché), et celle de Genève (faubourg Reclus).

La visite se poursuit par l'évocation des églises, couvents et établissements religieux qui jouèrent un rôle important jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la vie chambérienne et le développement

*Réalisée par la Ville de Chambéry avec le concours du Ministère de la Culture et de la Communication, cette importante exposition retrace l'histoire urbaine de Chambéry de l'Antiquité à nos jours. Elle prend place à l'espace culturel A. Malraux jusqu'à la fin du mois de décembre 2000.*

de la ville. Puis, la première Annexion à la France (1792), le régime sarde et la seconde Annexion de 1860 donnent à la ville de Chambéry ambition et crédits pour bénéficier d'une formidable impulsion en matière d'urbanisme. De plus, le général-comte de Boigne, après avoir connu la gloire et la fortune aux Indes, revient en 1802 à Chambéry, sa ville natale, et se montre pour elle un mécène d'une extrême générosité. Il amène la municipalité à créer une large et belle artère avec des portiques, qui fut l'une des plus importantes actions urbanistiques du XIX<sup>e</sup> siècle : la rue de Boigne (1824-1830). Chambéry est également marquée par la présence de l'armée française de 1792 à 1815, d'autant plus nombreuse que la ville est à proximité de la frontière des Alpes et un point de passage obligé sur la route de l'Italie. Une caserne, appelée plus tard Curial, est construite entre 1804 et 1810. Puis ce sera la caserne Barbot, à partir de 1816, et en face, le manège de cavalerie (1844-46).

## **Bonaparte Bicentenaire du passage des Alpes 1800.2000**

En mai 1800, le Premier Consul Bonaparte franchit les Alpes et entre par surprise en Italie où il bat les Autrichiens lors d'une campagne éclair. C'était il y a deux cents ans. Aujourd'hui, après le large succès remporté à la Fondation Giannada à Martigny, le Musée Savoisien de Chambéry présente à son tour l'exposition *Bonaparte, Bicentenaire du passage des Alpes, 1800.2000*. L'épopée de l'armée française, composée de quelques 46.000 hommes, de 6.000 à 7.000 chevaux, de 50 canons et de 300 véhicules de train, y est évoquée au travers de gravures, tableaux, sculptures, armes,

uniformes, tapisserie, figurines, médailles... Mais le Musée Savoisien s'est également attaché à mettre en lumière les empreintes laissées dans notre région par le Consul puis l'Empire. On assiste en effet, pendant cette période, au cours de laquelle s'illustrent beaucoup de Savoyards, à un réaménagement du territoire et à un renouveau

urbanistique. Les projets foisonnent : ponts digues, tunnels, auberges, monuments, casernes (Caserne Curial à Chambéry), construction de l'Hospice au col du Mont-Genis...

*Chantal Fernex de Mongex*

• Exposition  
au Musée Savoisien du  
12 novembre 2000  
au 5 février 2001  
tél. 04 79 33 44 48.





**ANNECY ET LA SAVOIE  
PAR UN ELEVE  
D'INGRES**  
**Firmin Salabert**  
(1811-1895)  
Alain Bexon

Firmin Salabert, élève d'Ingres, portraitiste des musiciens, des chanteurs d'opéra, des divas de l'époque romantique excelle dans l'art du pastel. Il arrive en Savoie dès 1853, où, ému par ses paysages, l'artiste découvre autour du lac d'Annecy sa vocation de paysagiste. Il est initié à l'art de peindre d'après nature par son beau-père, l'architecte et peintre Prosper Dunant. Salabert va alors s'efforcer de faire connaître ses paysages savoisiens et annéciens au public du Salon du Louvre, comme en province ou lors de salons internationaux. Les 150 œuvres présentées proviennent pour la plupart des collections du musée des Beaux-Arts de Gaillac.

*Itinera Alpina*, 1999



**LE LAC DU BOURGET**  
**Photographies**  
**1870-1970**  
Collectif, numéro  
hors série de la revue  
*Art et Mémoire*

Georges Brun, Louis Demay, Jacques-Henri Lartiges, Edouard Navello, photographes méconnus ou célèbres racontent avec leur regard l'histoire du lac, faite d'événements de tous les jours comme de moments mémorables. Les auteurs ont su ressusciter ces images provenant d'archives et de collections privées par la mise en œuvre de méthodes de conservation et de transfert sur support numérique. Ainsi cette

petite histoire du lac du Bourget, de ses bateaux, de ses baigneurs, de ses sportifs, de ses pêcheurs, nous parvient-elle si réaliste qu'elle recrée des instants de vie presque palpables.

*Édité par la Société  
d'Art et d'Histoire  
d'Aix-les-Bains*



**VACHES  
DE MONTAGNE,  
MONTAGNES A VACHES**  
Textes de Monique Roque,  
photographies  
de Pierre Soissons.

La vosgienne. La montbéliarde. La simmental. La brune. L'abondance. La tarentaise. La villard de lans. La salers. La ferrandaise. L'aubrac. L'aure et saint-girons. La gasconne. La lourdaise. La béarnaise. Superbement illustré, cet ouvrage brosse non seulement le tableau de l'évolution de chaque race, depuis son histoire jusqu'à l'organisation actuelle de sa sélection et de son développement, mais il est aussi un hommage rendu aux hommes et aux femmes qui ont su, au fil du temps, les préserver en nourrissant leur passion de l'affection qui unit l'éleveur à ses animaux.

*La Fontaine de Siloé*,  
1998, 295F

**LES SENTINELLES  
DES ALPES**  
**Sur la zone frontalière  
France-Italie**  
Collectif, sous la direction  
de Robert Mugnier.  
Avec le concours  
de la CDP Savoie et  
de la FACIM.

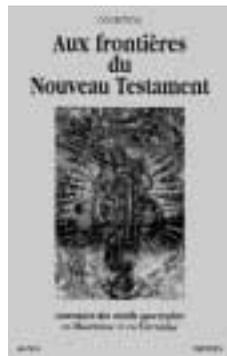
Cette plaquette illustrée recense les principaux sites fortifiés de Maurienne, Briançonnais, Val di Susa et Val Chisone, dans le cadre d'une coopération transfrontalière entamée depuis plus de trois ans entre les départements de

Savoie, des Hautes-Alpes et la Province de Turin, qui a pour objet l'étude scientifique et la valorisation touristique de ce patrimoine.

*Édité par Mission  
Développement  
Prospective, Savoie  
Technolac*, 2000.

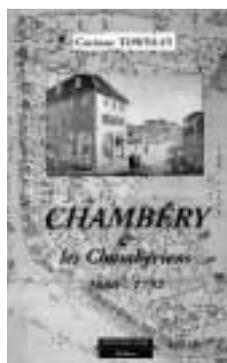
**AUX FRONTIÈRES DU  
NOUVEAU TESTAMENT**  
**Inventaire des motifs  
apocryphes en  
Maurienne et en  
Tarentaise**  
Ouvrage collectif

Ce répertoire des motifs apocryphes dans les cinq cent vingt-cinq chapelles et églises de Maurienne et Tarentaise a été mis en œuvre par un groupe de travail d'une vingtaine de personnes. La majeure partie des représentations figurées s'y trouvant repose d'abord sur la tradition orale d'une culture fondée sur une représentation chrétienne de l'univers. Enracinée essentiellement dans l'Écriture Sainte, l'Ancien et le



Nouveau Testament, cette culture se transmet par la Bible, mais aussi par l'enseignement, par la liturgie, par les commentaires de toutes sortes dont la littérature apocryphe est la forme poétique.

*Editions Alzieu  
et Brepols publishers*,  
Grenoble, 1998.



**CHAMBERY  
ET LES CHAMBERIENS**  
**1660-1792**  
Corinne Townley

Au XVII<sup>e</sup> siècle Chambéry est une ville de près de 5000 habitants, qui offre une multitude de facettes architecturales : hôtels particuliers, couvents, maisons communes blotties à l'ombre du château ducal et masures insalubres des faubourgs. Guidé par un texte passionnant le lecteur est invité à un voyage à travers le quotidien des chambériens de ce siècle, qu'ils soient nobles ou miséreux. La richesse des illustrations, plans aquarellés, gravures, tableaux, photographies en font un ouvrage où chacun pourra reconnaître – et parfois regretter – sa ville.

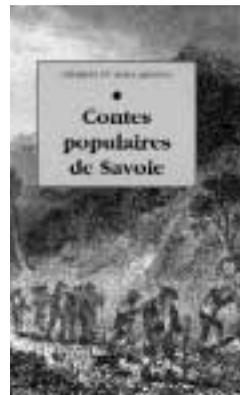
*Historic'one éditions*,  
Annecy le Vieux, 1999.



**L'AIGLE ET LA CROIX**  
**Genève et la Savoie**  
**1798-1815**  
André Palluel-Guillard

Cet ouvrage est le résumé d'une thèse d'Etat soutenue à l'université de Savoie en 1991. L'auteur a étudié comment les deux voisins ont vécu leur rapprochement et leurs particularismes dans une époque difficile : il fut en effet un temps où Genève et la Savoie ont été réunies. Les années 1814-1815 représentent un imbroglio diplomatique et militaire aussi unique que complexe, l'Empereur s'est alors constamment occupé de cette région essentielle pour ses relations avec l'Italie et la Suisse. Après lui toute l'Europe s'est penchée sur le devenir d'un ensemble territorial fondamental pour l'équilibre européen.

*Cabédita*, collection  
*Archives vivantes*, 1999,  
662 p.



**CONTES POPULAIRES  
DE SAVOIE**  
Charles et Alice Joisten

Tout en poursuivant son enquête sur les traditions orales entreprise en Dauphiné dès 1951, Charles Joisten (1936-1981, créateur du *Monde alpin et rhodanien*) étendait celle-ci à la Savoie et la Haute-Savoie à partir de 1958. L'essentiel des contes ainsi publiés provient de la collecte de cet ethnologue passionné. On trouvera ici les contes de veillée, ces récits merveilleux dont le souvenir est actuellement presque éteint, les contes d'animaux, les histoires de chasse, les contes facétieux qui mettent en théâtre les gens du cru. Au total ce volume nous restitue tout un aspect de la tradition orale savoyarde, montrant une richesse restée longtemps insoupçonnée.

*Archives des Alpes*,  
*éditions A Die-Musée*  
*dauphinois-Conservation*  
*du patrimoine de la*  
*Savoie*, 1999.

Jean-François Laurenceau